

**DÉCEMBRES**

**précédé de PREMICES**

**Frédéric Jésus**

**PREMICES**ETAT DES LIEUX

- 1/ Dimanche après-midi  
tabac sec  
banlieue hyper-grise  
télévision  
un cierge pour la magie  
un autre pour la déception.  
Pas d'opium dans le tiroir.
- 2/ Pleins feux sur le sourire des masques  
toujours le sourire  
toujours les masques.  
Et le metteur en scène déjà ivre-mort.
- 3/ Dans la nuit des motards  
j'ai oublié le rendez-vous  
de ses lèvres.
- 4/ Télégramme rédigé  
au bureau de poste du douzième :  
Paris décembre/  
éboueurs grève illimitée/  
vieil homme avec chapeau écharpe  
et graines pour les pigeons/  
orphelinat visitant le Louvre/  
stop/  
oh stop/.
- 5/ Je suis celui qui sans cesse  
réchauffe le café de la veille  
seul dans la cuisine  
un vieux *blues* au bout des lèvres.
- 6/ D'une orgie de sourires  
je n'ai droit qu'aux nausées.
- 7/ Convoqué par une organisation révolutionnaire  
pour m'entendre rappeler la ligne  
j'écoute chaque mot avec attention.  
Derrière la fenêtre  
les arbres boivent le printemps.  
Quoi ? Pas question pour les couleurs d'éclater ?

- 8/ J'écris dans tous les sens  
mais je n'ai que cinq sens.  
(Dans les villes américaines  
on se sent un sexe dans le cœur ;  
l'écriture est automatique  
dans les pizzerias.)
- 9/ J'hypothèque le sommeil  
dans les bars frangés de nuit  
de sept heures du matin.

R N 186

Dans un coin de la ville  
éloigné du soleil  
une affiche se décolle  
et s'effondre sans un bruit.

Entre deux orages, l'asphalte est brillant.  
A travers tes lunettes fumées,  
vois-tu cette femme ridée  
qui marche entre les pierres ?  
Couché sur ta moto,  
la vie te semble douce et chaude ;  
tu connais tous les *requiem* du monde.

Tu as vu les confettis par milliers,  
près de ta roue avant.  
Il a suffi d'un éclair dans un virage.

Nous avons rêvé ensemble.  
Il y a quelque chose de brisé,  
un après-midi comme un disque rayé.  
Tu souris derrière un rideau  
qui retombe à chaque instant,  
mais ta voix – tu veux nous parler –  
ta voix est couverte  
par le tumulte d'un après-midi  
comme un disque rayé.

HYPOTHEQUES

- 10/ L'aristocrate, celui qui mendie des rêves ;  
l'architecte, celui qui signe les livres d'or...  
(... Cathédrales... Poussière d'étoiles...)  
L'indien : celui qu'on enivre.
- 11/ Rouge à lèvres hypnotique :  
une à une, les lumières s'allument.  
Je sors faire quelques pas dans la rue  
"sans parents, sans amis, sans famille..."  
Les réalités du crépuscule  
gisent sous l'autoroute.  
Des souvenirs,  
bulles de l'enfance,  
crèvent au cœur des mottes de terre  
Visions d'amibes.  
Funambulisme aux confins du sommeil.  
Le double hasard du rêve.
- 12/ Tu peux tracer tes messages amoureux  
sur les nappes de restaurant :  
qui les déchiffrera ?  
Il y a des références furtives  
comme il y a des mondes cachés  
des poèmes d'intention.
- 13/ Une porte claque  
l'escalier, quatre étages,  
et puis : le silence...  
Ami  
tu roules de nuit  
vers le soleil.  
Il y a ce matin  
comme une cavalcade triste  
du brouillard sur la ville  
de l'hiver sur l'été.  
Le sourire d'une enfant  
sur un lit d'hôpital.
- 14/ Toi qui quêtes l'amour des autres  
comme on cherche de l'eau sous la pluie,  
que sais-tu du reflet de ton reflet ?

- 15/ Silence :  
qui n'a jamais rêvé d'une vague de silence  
déferlant sur une plage de mots ?  
(...)  
Je dis : "je sais"  
mais si je me tais  
est-ce "ma" vie  
cette vie que je mène ?  
Que hurlent les saxophones de la nuit  
que danse la mort  
que frissonne la vie  
et le ciel s'ouvrira  
pour montrer le ciel derrière lui.  
Est-ce sans fin  
cette vie que je vis ?
- 16/ Nous sommes le bois  
et nous sommes la flamme.  
La lumière inonde le ravin  
mais ne le comble pas.  
Entre hypnose et vertige  
nous sommes l'insecte  
de cette flamme.
- Nous étions l'illusion  
et nous serons l'oubli.  
Pourtant nous dressons sans trêve  
de vastes cartes projectives du cosmos.  
Qui donc a horreur du vide ?  
Il y a un moyen-âge en chacun de nous  
qui cherche son image  
dans le triptyque de Jérôme Bosch.
- 17/ Nous cheminons quelque part au coude à coude  
entre le silence et la communication.

**DECEMBRES**

Mémoire de la matière.  
Une pierre sur mon assiette.  
Et le sourire du chaman...



Fixant

le poisson-lune  
sous le métal de la rivière,  
l'œil est aux aguets  
imaginant l'éclipse  
et la suffocation.

Béante

près du soleil  
fendue d'un vieux sourire  
la bouche se fait violence  
évoquant le silence  
des étoiles.

jetant le poème *juke-box*  
tout au bord de la...  
l'azur derrière les volets clos  
tes gestes étranges...  
les lampions noircis  
convoient l'étoffe. révolution  
jetant la chanson  
aux passants qui passent  
métro alambic distille  
ce qui descend à la...  
qui regardes-tu en moi  
qui de moi te regarde  
quand ton corps et mon corps  
derrière les volets  
la plage ton corps  
des gestes d'anges  
(entre) (nous)  
les yeux : asphyxie au fond  
au fond du kaléidoscope  
là-bas mon vieux  
ils te font le truc pour... l'espace d'une nuit  
passée dans leur motel  
et le couple est charmant  
des chants d'amour hallucinés  
dans le bruit des petites cuillères  
secouées sur le parking... fin  
de la soirée. l'odeur de ta peau  
est restée sur la mienne  
et toujours : perdu éperdu

La fenêtre :  
page muette où s'écrase la rue.

Le mur :  
surface ultime avant le délire.

Le plafond :  
l'écran où se lézarde la paresse,  
d'un bout à l'autre du regard.

Le coin :  
plus indéchiffrable que l'envers d'une caresse.

Le plancher :  
cette loi qui fait craquer les os.

DECEMBRE (1)

La réflexion de décembre naît d'un miroir brisé sur les berges du sujet par les gerbes de l'objet. Elle ne se raconte pas ; à peine s'exhale-t-elle au contact des forêts, parmi ces arbres sans royaume figeant leurs racines sous la pourriture des feuilles. Au-delà de tout dialogue, la vision reste entachée de l'attente du solstice. Il ne reste dans les squares que les vieux journaux pour danser autour des bancs...

Décembre s'ouvre comme une plainte, une tierce mineure dans un ton relatif ; ce que l'on en dit vibre autant que ce que l'on y tait. Il est trop tôt pour les migrations, et trop tard pour les émois disparates. La nécessité du cycle se fait jour, que la femme reconnaît sous la laine qui la couve.

Avec décembre s'annonce l'intuition, la sève végétant dans sa dimension de base. Mais nous restons les poches vides de certitudes, le visage marbré de traînées singulières, à regarder passer l'eau grise du fleuve, à guetter sans crainte le souvenir rôdant dans la "tacitude" du matin. C'est Amsterdam qui revient, avec les photos jaunies d'aïeux méprisés par trois générations ; ce sont les quais de Copenhague, ceux d'Helsinki et cette fille sous la neige ; c'est le peu de Londres que le brouillard laisse encore voir. C'est l'intangible en marge de chaque geste, de chaque histoire.

Décembre est un long solo flânant sur un chant en jachère.

*(Décembre 1975)*

Sacré sax,  
sacré souffle rauque.  
Rien n'est sacré,  
mais le jazz sourit  
aux ténèbres en fête.

Fumées du tabac,  
vapeurs de l'alcool,  
rouge à lèvres,  
et tant pis pour l'histoire  
et tant pis pour 36.

Reflets des chandelles  
sur le livre du visage.  
La fille a seize ans  
et je n'ai plus d'âge  
depuis bien longtemps.

Tout est rêve  
comme fil et araignée  
sous les projecteurs  
et le *same old blues*  
réchauffe le piano.

Rond-point du Nord  
carrefour de l'être et du monde  
étoile des rencontres  
des retrouvailles entre l'autre  
et l'autre que je suis.

Insatiables,  
les pavés mouillés  
boivent l'humeur de la ville.  
La gare jette ses pierres  
toutes ses pierres  
sur la case-départ.

Rond-point du Nord  
je commande un café  
une feuille de papier  
pour ne pas y inscrire  
le nom que j'imagine.

Liens de la chair  
parole qui tait son émotion.  
Rond-point du Nord  
je vis cette seconde  
dans un océan de secondes.

Et pour toujours :  
nostalgique de la première.

La déesse est dans le coma.  
Autour d'elle ses neveux sa famille  
piétinent les tuyaux  
observant sa pupille  
écoutant ses boyaux.  
La déesse ne pleure plus.  
Entre ses cuisses mouillées d'urine  
l'univers ne se cherche plus.  
Les dieux, toute la sainte cuisine,  
sur son ventre n'iront plus se vautrer.  
Plus d'ondes  
le cœur presque plat  
le cerveau du monde  
est en plein sabbat.

Ton aubade est triste  
et tes pirouettes s'étiolent ;  
tu n'es qu'un Pierrot solitaire  
qui chante sous la pluie.

Ecoute l'écho de ta voix :  
il te dit que l'ami Pierrot  
n'a aucun ami.  
Trop seul pour en rire  
mais bien trop fier pour pleurer  
tu repars sur les chemins  
ton violon à la main.

Tu marches vers le Nord  
entre les flaques et les moulins,  
mais tu n'es qu'un chanteur solitaire  
un Pierrot sous la pluie.



Le ciel se cherche un verbe incandescent ;  
un avion y croise le trajet d'un camion.  
Frisson de la grange sur la terre gelée,  
et dans la lumière de l'aube :  
une cathédrale d'arbres  
et de pylônes.

## INLASSABLEMENT

Silence,  
 chuchotement du silence,  
 les nuages s'étiolent  
 et la voix s'assoupit ;  
 le visage se fane  
 qui contemple les pétales.

## LE SOLEIL A L'AUBE

Silence,  
 et sous l'infiniment bleu  
 l'infini de la moisson  
 la danse de la nuit  
 et le blanc de l'ellipse  
 que secoue le vent d'ouest.

## SECOUE LE SILENCE

Silence,  
 un défilé d'insectes  
 que vient guider la lune  
 plus pâle que l'oubli  
 limpide comme l'alcool,  
 le silence de dix millions de pattes  
 et d'un million de mandibules.

## DE L'ECLAT D'UNE GOUTTE

Silence,  
 silence du silence  
 de la violence à l'unisson,  
 de la conscience en fusion ; puissance des songes et des étoiles  
 l'ange annonce la naissance.

## QUE LE LAC ECOUTE

Silence,  
 mais le souffle ultime de la nuit  
 attise le matin,  
 efface les absences  
 et dévoile le ciel.

TOUT AU FOND DE L'ECHO !

Coquelicot de la nuit  
sous un ciel de marbre  
où somnoient les sourires.

DECEMBRE (2)

Ejaculant des poèmes *Waterman*  
sur le trottoir bleu, électrique.  
Mâchant rabâchant à marcher  
éberlué en criant "*Peppermint*".  
Balbutiant éclectique et fauché  
bradant la clef des songes  
sur un curieux velours.  
(Mutant démoniaque au sexe halluciné)  
Ruissellements le long de mes murs.  
Pari mutuel urbain. Echo des mises.  
Je ne veux plus rien entendre  
de ce que disent les muets.  
Je grave le manifeste électrique,  
éclectique,  
de ma génération quotidienne.  
Eberlué, halluciné,  
psychédélique et psychotique,  
suçant douze *cocas* au Café de la Gare  
clopant quarante clopes  
devant la porte cochère  
avec le souffle du métro  
dans les pans de mon histoire.  
(... Escaliers quatre à quatre,  
le fond d'un flash de *gin*  
dans un appartement vide ;  
téléphone arraché ; carreaux crevés ;  
repasser quand vous voulez...)  
J'en dirais long, long, long  
sur les ratages dérapages  
maquillages sabotages.  
Décembre sort le nez de son écharpe.  
Cercle vicieux ; réveillons tragiques ;  
chapelles dévastées ne se relèvent pas  
des funérailles de Dieu.  
Vin de messe tournant vinaigre.  
Huile de vidange de la métaphysique.  
Le siècle est suspendu aux mamelles  
de la science.  
Très bien très bien  
refaites-moi le coup de l'araignée ;  
vraiment extra tout à fait ça  
le retour du yoyo en pleine tronche !

Bien sûr, on a les clowns qu'on peut  
la solitude qu'on peut, aussi...  
mais oublions l'accessoire ;  
le temps passe, avec lui les sarcasmes.  
Le trottoir comme un foutu rivage  
accueille les clochards, les détresses,  
tout ce qui dort au pied des pubes ;  
on accroche des étoiles sur la nuit des villes,  
personne n'est vraiment dupe,  
surtout pas les enfants :  
voilà déjà onze ans  
que le Père Noël se défonce au Pernod.  
Bon, je la vois ta chaîne de vélo ;  
maintenant, crois-tu que je dirai  
que tu as dit  
ce que l'on dit  
t'avoir entendu dire  
alors que, je le sais,  
tu n'as encore rien dit ?  
Ou rien de très définitif.  
Car ton sexe agonise  
quand au fond des caves se perpétue le viol.  
C'est à peine si l'on entend  
ce qu'entendent les sourds  
et ma génération s'en fout  
de ce qu'on dit d'elle.  
On se vautre sur tous les bancs publics.  
La ville n'a plus de secrets pour nous.  
Nous sommes les enfants de l'univers  
orphelins d'une culture déjà prête à nous vomir.  
Nous sommes des je  
trimbalant l'idée que je suis nous.  
Il est trop tard pour ne pas rire  
quand on passe les menottes aux poignets d'un reflet.  
Titubants hirsutes amoureux gueulants  
secrets joyeux dansants et même pédérastes  
nous sommes partout :  
dans les trains, dans les gares  
dans les voitures (volées)  
partout à vérifier la teneur en silence  
des ruines que l'histoire insatiablement  
défèque.  
Rébellion pure, nous sortons des poubelles  
semer du cannabis  
dans les mangeoires rituelles...

Flash-back au cœur du soleil  
 avec des dollars pour tout pansement :  
 marchand de journaux s'écroule  
 balle dans la nuque,  
 sa mort est déjà en première page.  
 Pleins feux sur l'outrage  
 l'inceste, le carnage.  
 Délire métropolitain.  
 Larmes acides sur l'album de famille.  
 Mal partis. Sommes mal partis.  
 Aveugles dans des situations aveugles,  
 bourrés de bière bourrés de drogues  
 braconniers de luxe, brocanteurs de misère,  
 résistants patriotes sur film noir et blanc.  
 Aujourd'hui appelle demain  
 ou bien il y a très longtemps.  
 Reste le calvaire (mauvais scénario)  
 et puis le dictionnaire (bon scénario).

-----  
 Mais des histoires de chats  
 nous en connaissons tous.  
 -----

Brouillard.  
 Extrapolation du réel  
 sur chemins inconnus.  
 Tout est possible  
 au-delà du sensible.  
 Déambulations négroïdes  
 en quête d'un p'tit blanc.  
 Rapiéçage de la phrase,  
 couture du symbolique,  
 narcissisme de la bière.  
 Mâchant rabâchant  
 éberlué à se taire  
 au cœur de la zone clope.  
 Yeux pleurent à gorge déployée.  
 Ventres ouverts à tous les vents  
 à la caresse et au poignard.  
 L'hiver plane sur l'inceste  
 avec des murs qui en témoignent,  
 avec l'horizon du labeur  
 derrière la grande pelade des champs.  
 Avec des fermes au sol de terre battue

dans les souvenirs de ceux et de celles  
qui n'ont plus que le temps...  
Toute morale semble dérisoire  
quand passe la nef des fous.  
Le mal, le bien s'enlacent  
pour une valse triste.  
Et puis – il faut bien vivre –  
quelques autres viennent butiner,  
traire le miel de la danse.  
Pourrait être pire : il faut bien vivre.  
Sur le pourtour d'un tel vacarme  
centré sur un tel silence,  
c'est encore à peine si l'on entend  
ce qu'entendent les muets...  
Assis je m'interroge,  
debout je m'habille,  
couché je m'en vais.  
Un jour je parle  
– je sais de quoi je parle – ;  
un jour j'écoute  
– je sais ce que j'écoute – .  
Entre temps, j'écoute ce dont on parle,  
et je parle de l'écoute ;  
souvent je rigole,  
et je recommence à l'envers.  
Plus de trains, plus de gare  
mais un billet pour nulle part,  
pour que d'éternelles silhouettes  
toujours un peu obscures  
poussent le mégot  
sur le quai de leur délire,  
reléguées sous l'uniforme  
le temps d'une existence.  
La pierre à concasser  
au fond de leur crâne s'émiette.  
Curieux bagnards ; curieuse raison  
qui noie la déraison dans l'oubli.  
Et merde, vous le savez bien,  
hors la loi point de salut,  
et vous pissiez sur le silence,  
et vous payez pour vos supplices,  
et tout va bien, et tout va bien.  
Bébé nait dans l'anthraxite,  
dans la betterave, ou dans l'exil.  
On lui ordonne de se taire

et il se tait et il se tue.  
 Bébé se mouche dans la théologie.  
 Plus tard il bave, en plein chômage,  
 et on le tait et on le tue.  
 Il négocie sa mort  
 en cataclysmes cérébraux ;  
 le roi bébé doit abdiquer.  
 On ne sait de la jouissance  
 que ce que d'elle on a oublié.  
 Là où nous étions  
 nous tentons d'advenir.  
 Mais d'où nous sommes  
 on ne cesse de nous chasser.  
 Allez comprendre ce qu'il faut savoir.  
 Allez savoir ce qu'il faut comprendre.  
 Je ne veux plus mourir,  
 je peux encore aimer  
 là où l'on a détesté ;  
 j'aime l'araignée et j'aime l'ortie  
 dès qu'on les menace.  
 Violence des bien-pensants.  
 Autodafé du silence  
 où brûlent cris anonymes  
 et ordres contradictoires.  
 La violence des non-violents ;  
 la pensée qui vous pense  
 dans les dix mille cristaux de la mémoire.  
 Jaillissement du désir.  
 Arrêt. Station. Délire.  
 Procès. Verbal. Délit.  
 Ruissellement le long du mur  
 des autres. Pas gai.

( – étincelle – menthe à l'eau – bougie rose – mystère 20 – *lacryma christi* – )

-----  
 Car des histoires de fous  
 nous en connaissons tous.  
 -----

Lumière – Le son – Franchir – La mort.  
 Impassibles  
 les marronniers  
 voient passer  
 l'immobilité.



Tic-tac – Le temps – La nuit – Je dors.  
Décembre  
bleu.  
Départ  
à l'aube.

( – étincelle – bougie rose – )

"Cheveux. Je veux. Sortir. Dehors. Toujours. Dehors. Laissez-moi sortir. Je veux sortir. Dehors. Je ne peux pas sortir comme ça. Dehors. Donnez-moi mes vêtements. Je veux sortir. Toujours. Je veux sortir pour toujours."

- "Bon, et bien je sors."

On le retrouva cent mille ans plus tard, agitant ses dernières molécules encore intactes. On commença alors à vraiment l'oublier.

-----

Janvier. Les dents brisées...

*(Décembre 1976)*

Si tu imagines,  
oh si tu imagines trop ta vie,  
tu verras qu'un beau soir  
tu resteras là  
planté sur ta chaise,  
le menton dans la main,  
curieusement immobile,  
à regarder passer tes souvenirs  
et le futur pour toi ne sera plus.

Le choix ne t'appartient plus pour très longtemps.  
Bientôt tu suivras la route sans carte Michelin ;  
tu navigueras à vue,  
la peur au ventre,  
la tête dans les nuages.  
Etrange et immobile,  
des mots plein la bouche  
mais les lèvres gercées par le silence,  
tu verras la porte se refermer  
et dehors sera dedans  
et dedans sera dehors  
et toi tu seras là,  
c'est-à-dire ailleurs,  
avec des rêves de forêt,  
des regards innocents mouillés d'exil.  
Tu hurleras parfois  
mais la porte sans un bruit  
mille fois se fermera  
et tu diras non oh non laissez-moi sortir  
laissez-moi mourir  
faîtes de moi la graine froide qui germera  
la plante inculte qui survivra  
donnez-moi le soleil pour réchauffer ma terre  
accrochez sur mes branches le printemps et ses oiseaux.

Mais personne ne t'entendra,  
les couleurs ruisselleront sur tes pensées,  
chaque goutte s'échappant de toi  
comme la note aux doigts du pianiste  
et pourtant on dira il est là,  
planté sur sa chaise,  
le menton dans la main,  
curieusement immobile ;  
il ne pense à rien.

Et sans doute on t'en voudra  
de chercher à savoir  
ce qui doit s'ignorer.  
Alors tu te tairas  
et si on te pousse tu tomberas  
mais si on te cherche on te trouvera  
le long d'un autre parcours,  
sur la route d'Emmaüs,  
sur le chemin de Damas,  
sur la voie sacrée qui mène à l'oubli,  
à l'immémorial oubli.

Car si tu imagines juste un peu trop ta vie  
tu sauras ce qu'il en est de l'exil,  
de l'exil et de l'éternité.

Tic – tac – toc :  
le moineau rebondit sur la route.  
Quelques taches de sang...  
" Noyons-le dans l'alcool "  
dit la mère.  
" Abrégeons ses souffrances "  
reprend le père.

Mais déjà le moineau  
découvre le gazon.  
Un peu de rouge  
dans tout ce vert...

" Arrosons l'oisillon  
qui vient de nous quitter "  
propose l'abbé  
(ses ailes crucifiées  
l'empêchent de voler).

Et chauve,  
il a vécu ce que vivent les chauves :  
l'espace d'un shampooing...

\*\*\*\*\*

Et chose,  
elle a vécu ce que vivent les choses :  
l'espace d'un machin.

La brèche de l'existence  
aux parois déchiquetées  
s'est ouverte sans un bruit  
sans même un rictus :  
image plantée comme un tisonnier  
au centre de l'automne,  
au plus profond du regard,  
à l'intérieur.

Les pas secouent le trottoir,  
vitrines, visages, voitures.  
Soudain sérieux,  
le marchand de journaux  
à ses clients  
souhaite bonne chance.  
Et la brèche de l'existence  
aspire toutes les souffrances,  
visages, victimes,  
vieillards.

Et l'on évoque l'enfance,  
les écharpes, les châtaignes.  
Et les poings se crispent  
dans les poches  
lorsque sous le porche de l'école  
les cris appellent  
une autre liberté,  
les buissons de l'extérieur.

Alors la douleur diffuse  
dans le corps du plaisir.  
A l'alchimiste,  
elle offre sa règle d'or.  
Et par la brèche de l'existence  
l'esprit pénètre et se love.  
Craint-il encore vraiment l'hibernation ?

Sous l'oeil terrible de la pleine lune  
l'idiot fait l'amour à la pelouse  
avec des gesticulations de poussière.

Mots de feu

soupirs d'aise  
cherchent la caresse  
et disent qu'ils s'en vont...

Mots bleus

ectoplasmiques  
cachent leur jeu  
sous les platanes.

Enfance poltronne et sépulture,  
réveil après la piqûre ;  
chantage à l'éternel, mots bleus,  
animaux du jardin toxique.

Mots-traces

bouche décousue  
magazine de l'imaginaire.

Mots-pièges

Admirables  
qu'on dépose  
au guichet.  
Les héros  
de la débâcle  
s'imposent  
au guichetier.  
Archanges  
en voie d'exil,  
rapaces  
cherchant à voir,  
les mots s'envolent,  
les mots se taisent.



DECEMBRE (3)

... En cette nuit de brumes, la plus longue de l'année, j'entends s'écrire le testament du joueur en moi... A décembre, je lègue toutes sortes d'illusions : je vis, donc je vis. L'ailleurs accuse la mystification comme on accuse une déception, des rides sur le bonheur d'être. Mon regard plonge enfin, tranquille, sous la peau du lac...

Il y a du feu dans la cheminée et, dans l'air, un très vieux chant africain. Le temps cesse, pour un temps, de couler entre mes doigts ; une guerre s'achève. Le joueur se meurt en moi, exhalant sa peur en un dernier soupir. Fatigue, bien sûr : souvenir d'une écriture affamée dans les bars à soldats, avec filles mini-jupes et barbe de trois jours...

... un flipper brillait dans la nuit morte d'une ville morte (splendeur vraie de la psychotechnique). latéralement, les doigts se crispaient et la boule léchait les angles, bondissant, tous reflets dehors, d'une étincelle à l'autre ; les chiffres s'abattaient, c'étaient les enchères du hasard, le corps s'arqueboutait – crispation supplémentaire. le juron fleurait bon le café, contact, effervescence, l'argent trébuchait sur les trottoirs lisses et, au cœur de cette ville, au carrefour des vents, la vie rencontrait l'appareil, l'émotion – en un combat séculaire – affrontait la théorie et il faisait froid. SOUDAIN J'AVAIS FROID et c'était janvier-les-dents-brisées. la mort rôdait, balle dans la tête, corde au cou, mon crâne saignait contre un coin d'escalier. c'était hier-la-peur, hier-l'intolérable et l'écriture pour que dalle, chaque heure pouvant creuser mon ventre d'une fièvre raskolnikovienne...

Bien sûr, avec le quotidien, et la fatigue, hier est toujours là ; c'est toujours décembre qui s'installe et parle en moi, une autre peur qui incendie la crèche en moi. Echarpe et frimas. MAIS LA POESIE : si la poésie, en l'absence de toute chorégraphie, transcendait la danse au bord du gouffre, l'improvisation non-stop, le geste d'amour sans cesse engendrant la forme ? Car, dès lors que je cesse de chercher à l'ignorer, je sais que, n'étant rien – rien de neuf – sur terre, je suis – peut-être - tout : je suis alchimiste et vautour, je suis *Mickey Mouse* à Hollywood sur musique de cirque, revendeur de salades et de feuilles clandestines ; je bois des sodas glacés dans les bars de Mexico ; Boddhisattva aux mains moites, j'accroche mes racines aux pentes de l'Himalaya... Et je reste effaré mais serein devant l'intemporalité du voyage intérieur : mon pied déjà ne s'étonne plus de la qualité du chemin ; la nécessité des forêts traversées, où il faisait si sombre, vient me rappeler ce qu'il reste, disons, de végétal en moi...

J'éclate d'entendre des mots qui sont des choses quand ils devraient les masquer : AIR. VIE. SOLEIL. EAU. PAIN. REVE. INFINI. Je n'ai rien à démontrer. J'écris parfois pour la beauté de l'encre. J'invente des périscopes qui regardent au-delà du mur des mots. Et le sens du presque m'importe peu... (le sens du presque m'importe peu.)

... /...

... Reste l'insoutenable, l'errance dans le pseudonymat, le coude-à-coude AU-DELA de la vie et de la mort. Et, tout autour de moi, les visages effarés se cognant aux glaces sans tain, insectes

réalisant soudain qu'ils sont enfermés. Tout autour de moi, comme autant de poissons suçant le sable de l'agonie, s'agitent les assoiffés du dialogue, les mutilés de l'indifférence, les frères et sœurs siamois de l'impossible, tous ces héros trois fois maudits par un destin qui les condamne à vivre la mort des autres, et à mourir pour la survie du transitoire.

Les voilà, éternels cicatrisants, des secrets aux creux des mains, en rupture d'histoire ; le peu de force qui leur reste les laisse au corps-à-corps, avec leur peur de vivre et ils me parlent, perplexes, et mes réponses ne sont que questionnements :

- "Mon dieu, que se passe-t-il, que s'est-il passé ?
- Quel est ce dieu que tu appelles ?
- C'est ce gouffre que j'appelle dieu.
- Quel est ce gouffre qui te menace ?
- Je ne peux pas parler du ciel..."

Oui : tu es le haut et tu es le bas, tu es l'oiseau éternel de l'esprit dont le corps ne s'enterre pas, tu es le vide et tu brilles comme la lumière qui remplit le vide en toi. Tu es le nouvel alphabet de ta parole magique. Tu es l'étoile de ta propre souffrance. Il n'y a pas d'ennui mortel qui jetterait ta vie à genoux. Ecoute-moi : ta vie est comme le vent d'est soufflant sur l'aube d'un piano de la côte ouest. Contemple le cerf-volant qui danse, s'affole tout d'un coup et plonge parfois sous les doigts du gamin qui le pense, descendant au ras des cimes, risquant l'interruption brutale de son parcours par quelque câble téléphonique ; et regarde-le se gonfler de nouveau, vois-le se nourrir d'un nouveau souffle et, tendant le fil qui le gouverne, vois-le repartir à la rencontre des nuages – pour la plus grande gloire de l'impalpable des vents... Et si tu doutes encore de l'intuition de l'enfant au cerf-volant, si le fil qui les relie te semble dérisoire, prêt à rompre – déjà rompu –, attarde-toi dans le port d'où sortent les voiliers, campe-toi tout au bout de la jetée, au bord de l'océan. Arrivé là, arrête-toi, vois la coque blanche qui, sans préambule, s'attaque à la vague ; vois-la chevaucher la crête, s'y maintenir tout au long d'une danse qui te semble suicidaire. Et là, en équilibre sur la mouvance du monde réel, en insulte à la pesanteur, projetant une perpétuelle contre-plongée face à la brutalité de la masse aquatique, là, gouvernant le bateau, se maintient étanche une pensée : le voyage continue. Ami ne l'oublie pas, secoue l'absurde en toi : le voyage continue... Maintenant la voile s'est éloignée, enflée de vent comme une mamelle l'est de promesses, et tu peux, d'un pas grave et lent, regagner le rivage. Tu peux en confiance abandonner le vaisseau à l'horizon ; tant pis si le cerf-volant s'en va, sans contrôle, crever la stratosphère : tu retournes en souriant vers le rivage. L'infini ne t'appartient plus : tu appartiens à l'infini.

... / ...

... Tu es l'étoile de ta propre souffrance. Tu es le caillou parcouru d'énergie par le torrent qui sculpte ton *karma*. Tu es le roi mage penché sur son propre berceau, cherchant l'orange au cœur des nuits froides. Tu es presque libre, et le sens du presque importe un peu : la passion est un raz-de-marée sur le rivage que tu as rejoint ; le caillou roule sans raison dans le courant à la fonte des neiges ; la passion, ce n'est pas raisonnable. Pas plus raisonnable qu'un aveugle traversant une exposition, fut-elle d'art moderne... Tu es ce gamin qui, sur la plage, vient de lâcher la ficelle du cerf-volant : tu es libre, à un raz-de-marée près, de rire sans fin d'avoir ouvert la main. Et les vagues à tes pieds déposent le sable où ton corps viendra pourrir. Tu le sais, le règne de l'entropie un jour ou l'autre se restaure. Ta quête d'harmonie (ta méditation ?) en témoigne, un jour ou l'autre. Mais ton

rire planera au-dessus des vagues et des torrents, rappelant aux nouveaux enfants des rives la joie de celui qui, à l'infini, offrit son cerf-volant. Alors tu seras oiseau, tu seras le chant d'un xylophone sur la montagne, tu seras trace de pas sur la neige, tu seras "vide et brillant, au-delà du brouillard des mots". Mieux que tout, tu seras n'importe quoi et tu survivras au souvenir que les choses auront gardé de ton passage...

... Mais la poésie... Qu'en est-il de la fameuse vision, de la sublime hallucination du poète ? Quel est ce rêve sans fin des poètes ? Un ami se disait interrogé sur ces créatures qui écrivent n'importe quoi sur n'importe quoi pendant un temps infini... La poésie = rêve sans fin, dans le brouillard des mots, rêvant de la non-fin ? De son passage, les mots gardent un souvenir... Mais décembre s'acharne à couler son froid en moi. L'anesthésie du jeu me laisse un goût amer : c'est sur des murs que je lis les poèmes que je crois écrire. Quel verdict des lois de pouvoir, tel est l'écran qu'il m'est donné de contempler. Le mur de Berlin avec ses graffitis fleuris, ses miradors, ses no-man's land peuplés de lapins, et avec les oiseaux qui s'en moquent. Les murs de l'asile, tragiques témoins de divergences sur l'intolérable, si épais qu'ils dissimulent jusqu'à leur propre sens, avec divergences. Les murs des HLM, où s'inscrivent les mots crus des années de cendre à venir... Au soir du 2 janvier, je traversais la zone industrielle d'Aulnay-sous-Bois. Sur trois kilomètres, là où s'établit peu à peu la jonction de deux tronçons d'autoroute, il n'y a que du béton, des immeubles gris, bleus et roses de béton, bordés de parkings, jalonnés de néons, découpés de grillages. Quelques blocs rouges sur le ventre : Radar, Pizza, Super-Mammoth. Pour le reste, c'était l'heure des informations du soir à la télévision. Au feu rouge, j'ai regardé tout autour de moi. L'endroit était désert, à l'exception de deux jeunes mecs à pied dont l'un poussait une mobylette au pneu arrière visiblement crevé. Un peu derrière eux, sur le toit d'un garage, un ruban électrique laissait défiler un message en lettres lumineuses de un mètre cinquante de hauteur, que l'on pouvait lire du haut des immeubles alentour. Le message disait :

*" PARIS-NORD AUTOMOBILES VOTRE CONCESSIONNAIRE RENAULT VOUS SOUHAITE DE FINIR L'ANNEE DANS LA JOIE. L'ANNEE 77 SE TERMINE : "VIVE 78" ET POUR CETTE NOUVELLE ANNEE : SOYEZ OPTIMISTES !" (ici le message s'interrompait, laissant seuls, sur le ruban, les mots " soyez optimistes " qui clignotaient alors quatre ou cinq fois – puis le message reprenait :) " LA VIE VOUS SERA PLUS FACILE. MEILLEURS VOEUX. SOYEZ PRUDENTS..... PARIS-NORD AUTOMOBILES VOTRE CONCESSIONNAIRE etc..."*

... / ...

... Janvier ; la poésie clignote, de nature électrique. Je lui abandonne tous mes cerfs-volants et je rêve du Mexique, d'une traversée amoureuse de l'Atlantique. Et d'un décembre sous les tropiques...

*(Décembre 1977)*

Toi,  
la bouche qui dit je veux.

Toi  
le ventre qui a eu.

Toi,  
l'oreille qui se tait.

Toi,  
la main qui s'applaudit.

Toi,  
le sexe qui m'annexe.

Toi,  
les jambes impatientes.

Toi,  
la joue que tu tends.

Toi,  
le baiser-gifle que je reçois.

Toi,  
l'air que je respire.

Trois gouttes de *blues*  
au point du jour, là  
où l'insomnie s'endort.

Des amis se caressent  
– corps chromatiques  
dans la rivière.

A vif  
 sur le nerf du temps,  
 le cheveu du ciel,  
 l'œil ensorcelé  
 par la parabole,  
 la plume le vent  
 tout ce qui bat sur le pavé.

A vif  
 rasant les buildings,  
 poèmes-bétons  
 désaffectés  
 peinture sur métal  
 carrosserie meurtrière, avec  
 des regards cruels  
 qui promettent le pire.

A vif  
 sur la ligne jaune  
 suivant le fil rouge  
 nerf du temps,  
 cheveu du ciel  
 plus qu'à moitié piégé  
 chantant alléluia halluciné  
 dans un groupe de rock.

A vif,  
 à mi-chemin  
 sur les chemins,  
 avide de carrefours  
 où tout se rejouerait  
 avec les odeurs de glycines,  
 les champignons,  
 la mort en bocaux  
 sur les étagères de la mémoire,  
 la famille.

A vif,  
 les prises de parole  
 dévoilent les gênes  
 mais gênent les dévoilements  
 et l'on se regarde,  
 interloqués,  
 si fiers et si piteux  
 de connaître son rôle  
 jusqu'au bout des cheveux.

Alors restant à vif  
 comme les nerfs du temps  
 les cordes froides  
 se rompent dans la gorge  
 pour dire le mot  
 d'avant le cri.

Entre l'église et l'écho  
le chant électronique  
du diable.

Dans le bruissement des virgules  
une voix me dit :  
il faut descendre pour monter  
défaire pour construire  
mourir pour renaître.

Et sur la jambe d'Osiris  
le scorpion  
suit mot à mot  
le rêve  
de la veine.



Fissure, et passage  
d'un continent soumis  
à un ciel sans héritage.

La poussière des siècles  
s'éparpille  
sur les chemins de l'exil.

Et sous un chapeau de paille,  
lèvres craquelées,  
un homme fixe le soleil ;  
il se nourrit des leçons de la pluie  
en attendant l'âge de pierre.

Cliquetis avant-coureur  
du vacarme de la troupe  
venue ranimer le fleuve.

Et sur les chemins de l'exil  
jalonné de vestiges,  
le présent forge ses promesses.

La main trace les mots  
que la bouche  
ne comprend pas.

La main porte à la bouche  
des mots  
qui se mirent  
et meurent sous nos yeux.

La mort nous souffle  
que l'encre est noire  
sur le blanc du papier.

L'amour nous révèle  
tout ce blanc  
où baignent nos paroles.

DECEMBRE (4)

Un voyage en Mésopotamie, une escale,  
les grincements d'une porte qui s'entrouvre.  
La pensée verticale rencontre la pensée latérale  
et l'écriture se penche sur son passage.

*(Décembre 1978)*

Longue maturation des neurones en profondeur  
& le jeu exquis du pêcheur et du poisson.

Seuls l'océan et la forêt  
connaissent le secret,  
chantant des alléluia de corail  
des prières de résine  
et autres incantations de derrière les autels.

Les temples éventrés sont creusés par le ciel,  
et les pierres vertes invoquent les dieux en ruine  
dont l'ombre magnifique a quitté le pays.

Au bout de la rue pavée de flaques et de trous  
là où toute la sueur humaine  
un jour peut-être a coulé,  
salué de haut par les oiseaux du crépuscule  
au bout de cette allée bordée de cabanes-misère  
un très jeune chien apprend à vivre des poubelles.

Une Chevrolet qui passe l'effarouche moins  
qu'un simple rat.

De son museau il racle la graisse et les os,  
les arêtes.

Il lui manque une plage  
pour y gratter ses plaies,  
une surface bien lisse  
où aboyer sans fin,  
un ivrogne capricieux  
pour lui jeter en vrac,  
tout ce que ses dix doigts  
peuvent attraper pour deux.

Et il lui manque un coq  
pour lui répondre dans la nuit  
lorsque, sous le ventilateur en panne,  
tu écoutes,  
à moitié endormi et à moitié perdu.

## (façons de dire le bleu)

Bleu comme l'asphalte où traînent les pas vers l'horizon et le brouillard, quand tout chavire, conscience et pilotis, bateaux médusés par le trajet, abusés par l'espace et la fuite, quand les pas conduisent encore au bout de la jetée, vers l'océan ;

bleu comme les volutes de la mémoire, effarante spirale dans le matin ferroviaire ;

bleu comme un *Boeing* intercontinental entre le bleu du ciel et le bleu de l'eau et le temps se coince dans un repli du voyage ; on n'y est plus et pas encore, arrachés, en instance, enchevêtrés dans l'ailleurs, survolant le labyrinthe mais les mains libres de tout message ;

bleu comme le jade au fond des orbites et sur les joues des masques mortuaires, hommage à cette nuit où dorment les civilisations qui ont emporté le ciel dans leurs tombes et la nôtre traîne un suaire de nylon ;

bleu comme les néons de New-York et tous ces vins chimiques pour y voir plus tranchant au fond de l'hystérie et boire le jazz hurlé à la rencontre des trottoirs, soleil coincé à l'Occident de la 53<sup>ème</sup> Rue en offrande au gardien du parking ;

bleu comme la pluie tropicale qui s'accélère, fouette la ceinture de la planète et célèbre l'hydrocution et la foudre illumine ce rite païen où l'on cherche à ligoter le Christ sur un paratonnerre (sorcières du nouveau monde) ;

bleu comme le langage des nerfs quand il inonde le corps et que la douleur se tait, subjuguée par cette emprise, mais il y a toujours un petit malin qui vous rend la monnaie et vous déchosifie ;

bleu comme l'alcool qui coule dans les veines, toute cette came, lame de rasoir, que cherchons-nous sous le métal et l'on entend le transistor en proposer plus encore ;

bleu comme le chant du fleuve où s'abreuvent les hommes du désert accroupis face au plan d'irrigation, les moustaches animées d'un sourire islamique, échangeant des phrases sans futur et le fleuve roule, ne roule pas de promesses, le limon de la race ;

bleu (entre temps, trop longue escale), bleu comme la révolte et la tristesse, la fumée des cigarettes et le clin d'œil de l'aube dans les salles d'attente juste avant la mort du photographe gobé par la locomotive toujours un peu hypervoltée, et bleu comme l'indifférence-somnolence d'arabes transis dans la gare de Lyon-Perrache percolateur en panne ;

bleu comme la plongée du cœur sous le battement du matin-bicarbonate et toutes ces années qui cherchent à se taire, l'écho des voix dans les cimetières couvert par le cliquetis du vent d'acier de la monnaie, vacarme froid au Père Lachaise autour de James Douglas Morrison ;

bleu comme un roman maritime, héros ballotés de la faute à la vengeance, la bouée, la sentence, et après la millième page le regard surprend le reflet bleu cyanose de l'horizon-pétrole du Finistère au Mexique, ventres gonflés de brut, ailes coagulées n'empêchent pas les ailes supersoniques de voler ;

bleu comme la mouche qui survivra à nos ordures ;

bleu comme le ciel des liturgies, des amis sont conviés qui ne viendront pas et des filles en manteau léopard passent comme des hallucinations dans les phares, sortie de ville, les prêtres sont convoqués à d'autres liturgies ;

bleu comme la respiration des plantes dans un appartement vide à Québec et l'arc-en-ciel s'enracine dans le Saint-Laurent avec tous les morts-vivants, les décibels et les cauchemars militarisés criblés de ronces ;

bleu comme le monologue d'une vieille dans une brasserie du 18<sup>ème</sup> arrondissement, tasse vide, passages muets de la jeunesse saint-germanisée et dans le commissariat le clochard lunaire ôte ses pompes sous les menaces-matricules et la musique du *Grateful Dead* ;

bleu comme l'anonymat, la souffrance camouflée derrière les géraniums, fierté des hôtels de Stockholm, et dans les squares de petits seins livides épars sous les duvets, bien sûr l'Europe réfléchit et jette ses sucres dans la Baltique ;

bleu comme l'angoisse, le *blues* qui la consomme (adresses de garde-meubles) ;

bleu comme l'hiver au bout des doigts qui prennent rendez-vous pour d'autres tropiques, imminence du départ, exils systématiques mais les gamins qui traversent les portes dorées ne décèlent aucune urgence, apprenant cependant chiffres et lettres, écrasant l'encre de Chine sur les registres à venir ;

bleu comme la plainte du poème sous le blouson-métro et celle du vent à travers les entrepôts, les platanes s'effeuillent au passage des secrétaires, fond de teint de huit heures du matin, café-crème et talons hauts, enjambées prudentes et magazines de mode pour patienter jusqu'à la nuit ;

bleu comme la nuit tombée depuis longtemps sur un téléphone qui n'en finit pas de ne pas sonner... le chant qui reste dans la gorge, le *swing* malsain de la tête entre les mains, ruminations comme les bandes jaunes sur l'autoroute et le téléphone qui n'en finit pas de ne pas sonner, le désert ;

bleu, plus bleu que le murmure du feu islandais chuchoté à l'oreille glacée de la planète, l'eau-mère frémit à l'évocation des grandes fomentations souterraines et parfois l'amour se poudre de soufre et conduit au cœur du volcan, insurrection de la boussole ;

bleu comme les yeux de cette femme échevelée promenant son manteau rouge dans le vieux cimetière juif de Prague, expliquant que sa patrie est ce Livre dans sa main, suppliant pour qu'on l'aide à retrouver sa mère entre les stèles (et dans le dictionnaire une seule page est arrachée), donnant à voir la maladie bleue d'un certain exil...

### DECEMBRE (5)

Le musée de l'Etat de Tabasco, à Villahermosa, Mexique, offre au voyageur la chance d'une méditation devant le message modelé dans la terre, à trente siècles d'ici, par les mains d'un artiste olmèque. Dans un recoin de ce sombre musée, figée dans une éternelle solitude que réchauffe à peine une mauvaise lumière électrique, une statuette regarde passer le temps, indifférente aux spectateurs et au spectacle des spectateurs. La moitié droite de son corps et de son visage est de chair, chair grise d'une terre réveillée par le souffle du sculpteur. Mais la moitié gauche est décharnée, elle se concentre en un héli-squelette où narine et orbite imposent leur béance ; les lèvres parties en pourriture découvrent les dents féroces de la mort.

Le voyageur interpellé par cette figuration simultanée de la vie et de la mort dans la matière du corps comprendra alors tout ce que le Mexique doit à cette représentation, depuis les crânes et cercueils en chocolat que de charmants enfants croquaient devant lui, le 2 novembre, pendant que de plus âgés qu'eux apportaient des vivres aux défunts des cimetières, jusqu'aux indiens ivre-morts, brûlés par le mescal, aux yeux déjà vitreux, précipités dans le zéro social par la logique des conquistadors et dont il enjambait les corps échoués dans le caniveau, battus par la pluie tropicale et visités par les dindons et les chiens errants.

Peut-être se souviendra-t-il de ce passage du Popol Vuh où l'on voit la tête tranchée de Hun-Hunahpu, accrochée dans un arbre par ceux qui l'ont sacrifié aux dieux, réveiller les branches de leur stérilité jusqu'à se confondre avec les fruits du miracle. Et la fille du noble Cucumaquic, comme elle tendait une main concupiscente vers ces fruits frappés d'interdit, reçu dans la paume un crachat que lui offrit le crâne suspendu. Il lui révéla que par cette salive il lui transmettait sa descendance. Et il ajouta : " Ainsi en va-t-il des grands principes : la chair les rend si beaux, puis les squelettes effraient les témoins de la mort, mais, par la bave de mes os, un héritage est légué à ceux qui passent sur le chemin, près de mon arbre ".

Peut-être alors, interrompant la trame des évocations, suspendant la distraction des souvenirs, l'homme du musée qui va fermer déchiffrera-t-il au fond de ce face-à-face intemporel, le message muet de la statuette : " Contemples en moi ", lui dit-elle, " le mystère d'une vie que tu crois posséder alors même que c'est la vie qui te possède. Vois cette chair qui s'accroche à mes os, la tienne aussi est éphémère, vois comme elle t'échappe et comme elle te dissimule la nature de ta charpente. Et ces os, dont tes ancêtres firent des massues pour frapper mais aussi des aiguilles pour réparer la déchirure des peaux, les instruments des premiers cultes, ces os te survivront car c'est à les dénuder que tend ta chair, dans son secret, Ils iront blanchissant, rêvant des rêves de poussière, mais fomentant peut-être quelque crachat céleste et annonçant une autre chair. Ces mêmes os, le sais-tu, te viennent de plus loin que ta mémoire, ils sont, dans leur architecture, l'histoire de ta mémoire, l'un des projets du poisson quand il sortit de l'eau. En leur substance, la pensée de la pensée affronta la pesanteur et, de compromission en compromission, déploya l'éventail de ses limites un peu plus près du ciel. Oui mais, traîtrise à la mesure d'un tel orgueil, vois comment ce squelette, tout en jouant à te dresser sur tes pieds, aspire aussi à t'allonger dans un lit de terre où, veillé par les étoiles, ton infini sommeil ira se fondre dans le songe de la matière. L'être dont tu hérites est une illusion organisée autour de cet héritage immémorial qui te précède et te survit. Le mystère de ta naissance et de ta



résurrection brille dans l'évidence et la clarté de cette nuit que tu traverses. Tu es le fragment d'histoire dans l'éternité, la particule qui s'agite dans l'immobilité, à jamais vide et brillant derrière l'écran des mythes."

Ainsi parlera la statuette au voyageur afin qu'il reste dans le jardin et qu'il congédie les vautours. Car son chemin le conduit au-delà des champs, au-delà de l'arbre cracheur de vie ; son chemin le mène à lui-même, puis à l'intérieur de lui-même et pour en finir au fond d'un puits d'humilité qui s'ouvre sous le ciel.

*(Décembre 1979)*

Que vois-tu  
toi qui passes en souriant  
dans la rue ?  
Qu'attends-tu  
pour nourrir de ton corps  
la cohue ?

Je vois le bateau qui sombre  
j'attends de perdre mon ombre  
mais quand le jour viendra je resterai là.

D'où viens-tu  
toi l'enfant que l'on n'a  
pas connu ?  
Que dis-tu  
à celui qui déjà  
n'entend plus ?

Je viens de quitter le sable  
je dis que j'aime le diable  
mais avant de partir j'écrirai mon nom.

Qui es-tu  
toi qui dors si parfaitement nu ?  
Que sais-tu  
pour dire qu'aujourd'hui  
tu ne sais plus ?

Je suis le moment qui passe  
je sais que je vis d'espace  
et tout l'amour du monde coule entre mes bras.

- 1/ La danse des abeilles  
l'agitation des chiens  
l'humilité des chevaux  
l'inquiétude de l'homme.
  
- 2/ La solution de l'énigme  
attise le feu païen  
incendie les Eglises
  
- 3/ Un enfant vient dormir  
étalant sur le canapé  
la boue de la journée  
(l'électricité jamais ne moleste  
ses rêves de lumière).  
Un enfant vient dormir  
et à un mur à peine  
ses parents font l'amour  
sur un lit de fourrure.  
Pour eux il a suivi les pistes  
traqué les bêtes  
décoché les meilleures de ses flèches.  
Toute la journée.
  
- 4/ Claudicant le long des rails  
cobra – venin – remède  
qui traversent le village  
un très vieil homme  
appuyé sur sa béquille  
a cherché et ne cherche plus.  
Au-dessus de lui,  
entre orage et nuages,  
deux trois vautours  
planent lentement  
par l'immobilité de l'air,  
la patience des sarcasmes.
  
- 5/ Femmes indiennes trois par trois  
tâches de couleur  
sur l'ocre pâle du sable  
s'installent entre le mur et le banc  
dans une contemplation  
sans objet.

- 6/ Le vieil âne vient mourir  
devant nous  
sans nous  
hors détresse  
à la source.
- 7/ Tu regardes le fleuve  
tu admires sa force  
la perfection de son trajet.  
Rien ne lui résiste,  
il ne résiste à rien.  
Il s'écoule depuis toujours  
mouvement sans moteur  
irrigant l'ordre du monde.
- 8/ Dans l'atelier du monde  
les rochers bousculent les siècles.  
Tu dis recueillir leur message  
et tu découvres au passage  
les sillons de pierre de ta mémoire.  
Mais chaque goutte d'eau de ton corps  
échange avec le fleuve  
des signes de complicité.

Il ne faudrait pas souffrir,  
il suffit d'avoir souffert.  
Le chemin nu reste nu ;  
les pieds du voyageur  
ont le choix  
d'une autre nudité.

Pouvoir du temps,  
intemporel.  
La jouissance.

( ..... )

Ecrire,  
de rendez-vous manqués  
en flatteries incertaines

Revivre  
l'abandon derrière la porte,  
la chute du royaume

Nourrir  
la bouche du cadavre  
les enfants du triomphe

Chanter  
la revanche des morts  
et la mort de la mort

Savoir  
arriver un peu trop tard  
et partir avant l'heure

Attendre  
que viennent enfin les mots  
qui disent l'après-chaos.

mot à mot  
l'amertume tue.  
la mère tu me tues  
tu me tutoies  
et tu meurs  
à mi-mot  
et m'amènes  
à aimer les murs.

amère morale  
qui malmène  
les murmures.

A l'évidence  
tombé sous le sens  
cravate débouloignée  
arrivé avant l'heure  
parti un peu trop tard.  
Ou bien :  
venu après coup  
gober le scandale  
avec l'appétit du diable  
qui jeûne en toi  
depuis quarante jours.  
Ou bien :  
les pieds froids  
au seuil d'un vertige  
pas encore fixé.

Dans tous les cas  
parvenu  
à la fleur du délice  
parfois on s'absente.

Orange  
fruit de la lumière.  
Femme,  
lumière du fruit.

Barrières, sanctuaires, le vent  
lumières, chimères, le temps  
Eveil  
Bouteille  
sommeil...

Endormie  
Délicieuse  
malgré  
l'électricité



... comme les feuilles mortes dans la cour de l'asile  
les mots raisonnent entre les murs.  
les branches ont trempé dans le sang du ciel,  
la fumée monte le long des rideaux...

Grands pays bleus,  
tapis sous les fagots de l'histoire.

Qui osera :     dénoncer le froid et révéler la braise ?  
                  saupoudrer l'horizon de safran ?  
                  suggérer l'éveil au cœur palpable des chants de la nuit ?

Charmes du corps moelleux  
maquillé de sable.

Qui les :       évoquera sans maudire le désert ?  
                  célébrera sans briser les sortilèges ?  
                  épèlera sans induire de partage ?

Cœur d'acier,  
regard d'eau noire.  
En guise de camouflage  
le vent jette quelques flocons  
sur les traces du char de l'oppression.

Un train de poussière  
maltraite les pavés.  
Couleur de ministère,  
l'usine monte la garde ;  
sa cheminée boit du ciel  
tout ce que l'ordre y a laissé.

Citadelle de diamant  
lorsque la nuit vient te chercher  
tes clins d'œil mordent le passant.

DECEMBRES (6)

A/ Une cave, une grotte ou un château et, immobiles dans les recoins, raides comme des stalagmites dans un cloître cistercien, anonymes et sans visages, quelques magiciennes, vêtues de longues chasubles grises semblent, de leurs yeux aveugles, scruter le visionnaire envoûté par les reflets du charbon et par la brune rutilance des cheveux de la femme en laquelle il vient plonger. Et comme elle l'enveloppe dans le nacre toujours plus dense de ses secrets apparaissent au cœur de la pénombre trois nobles flamands couverts de lumière, descendant quelque mystérieux escalier dérobé. Mais leur éclat paraît se ternir lorsque surgit pour finir, à l'épicentre de la vision et dans un paroxysme de lumière noire, une vierge à l'enfant plus nue qu'une statue de sel.

B/ Elle tourne et flamboie dans la nuit glacée, la première nuit de décembre. A voir scintiller les centaines d'ampoules jaunes, blanches et bleues qui l'habillent, on pense que l'auréole du dieu Electricité est venue rebondir sur le terroir communal, et on oublie un peu les étoiles...

Lorsque les forains se sont installés, les enfants sont venus autour des roulottes et des camions. Pas trop près, à cause des chiens. Les adultes passaient en voiture et haussaient les épaules. Personne ne prêta une attention particulière à cette poignée d'hommes aux visages austères durcis par l'habitude des gerçures, qui s'affairaient à dresser deux paires de gigantesques pylônes blancs s'appuyant l'une sur l'autre en leur extrémité, à vingt mètres au-dessus du sol. Un peu plus loin, on montait un manège et, plus loin encore, une piste pour autos tamponneuses. Ça et là des braseros lâchaient des volutes de fumée noire ; des pots de café circulaient. A force de piétinements, l'herbe rase avait conjuré sans peine le givre de l'aube.

Ensuite le week-end était venu et le ciel avait crachoté une mauvaise bruine qui avait confiné les citadins en leurs demeures. Les citadins oui, mais pas les forains...

Aussi le lundi soir, lorsqu'on la vit briller de tous ses feux comme une reine, et que ceux qui l'approchaient échouèrent à déceler le moindre crissement de ses rouages au milieu du vacarme des flonflons, des sonnettes et le tohu-bohu de la foule, on oublia que chacun de ses boulons avait été serré par une main humaine et ses mécanismes huilés le matin même. Elle resplendissait d'un orgueil que rien ne semblait pouvoir contredire et dominait la ville d'une hauteur surnaturelle. A sa seule vue, adultes et enfants anticipaient l'ivresse de la giration. Il y avait là un ascenseur pour le ciel qui les arracherait au sol avec la bienheureuse promesse de le leur restituer aussitôt.

La grand-roue était dans la ville et on oublia un peu les étoiles.

C/ Toute la lumière du jour à venir – le premier jour de décembre – s'est ramassée derrière les nuages roses de l'aube. Au loin les champs baignent encore dans la nuit et les maïs coupés gardent la nostalgie du vent tiède qui, aux matins dorés de l'été, les faisait gémir de plaisir. Mais au matin c'est une terre durcie par le gel que le ciel découvre maintenant en écartant ses volets ; lentement, laborieusement, il repousse les ténèbres de cristal et révèle les franges d'une forêt déjà griffée par l'hiver. Alors, on discerne quelques éoliennes que la rouille et l'ennui ont immobilisées et que hantent les corbeaux. De vagues chaumières tapies dans la brume dédient les fumerolles de leurs cheminées aux futurs marécages de janvier. Et peu à peu le ciel, inouï, se peuple de curieux nuages mauves qui s'effilochent à mesure qu'ils cherchent à en rejoindre le centre, et qui laissent s'écrire de longues traies oranges sur leur passage. Bien sûr les songes ténébreux s'incrustent et rôdent encore au-dessus de l'horizon. Ils cernent cet homme bardé de laine qui arpente son champ, un mégot éteint au coin des lèvres, juché sur un tracteur avec lequel il semble faire corps.

Oh toi le jour tu te lèves sur un visage mouillé de larmes et de rêves, sur une terre mélancolique qui nourrit ses enfants comme elle le peut et que ses enfants aiment comme on aime sans encore savoir pourquoi mais en attendant toujours plus de lumière.

Tu te lèves sans conséquence pour ces silos gorgés de blé et ces usines crevées, faméliques, le long desquels un train passe en rêvant...

D/ Et bien, la voilà donc reconnue, apprivoisée, adoptée ! Elle est l'héroïne de la fête. Vers elle les enfants lèvent des yeux timides. Les adultes admirent sa texture et, d'un commun accord, ils lui dédient de respectueuses louanges. Regardez-la : on dirait qu'elle danse et tourne pour leur seul plaisir. Le dimanche, après le déjeuner, on vient la voir en famille. Les mieux emmitouflés et les plus téméraires l'approchent comme on approche une femme inaccessible. Les plus tapageurs se campent devant elle d'un air bravache. Regardez bien maintenant comme à eux tous elle se prostitue et comment les forains empochent la monnaie. On s'installe à quatre, cinq ou six dans ses nacelles et on la flaire et on la palpe. Les adultes ont des éclats de voix, des rires conjuratoires. Les enfants ont des regards de protestation muette ; les plus petits sont inquiets. Mais les voilà tous partis : la nacelle s'élève et se balance, emportant vers le ciel les gloussements des uns, le silence des autres. Bientôt on ne les voit plus, on ne les entend plus. De temps à autre, la grand-roue s'immobilise et accueille de nouveaux groupes. Les autres restent tout là-haut, suspendus dans la lente oscillation de leur coquille et l'air humide et glacé de décembre tempère le vertige de cette nouvelle perspective sur leur ville. Mais lorsque, scrupuleusement, la grand-roue les rend à la terre ferme, chacun semble beaucoup plus calme, comme instruit d'une expérience que l'on dirait initiatrice.

Oh, elle est prête à initier la ville entière s'il le faut, et d'autres villes encore après celle-ci ! Avec ses allures de soleil métallique elle est la loi cosmique même mise à la portée des familles. Elle enseigne que le temps est espace ce qui, pour l'espace en cercle qu'elle parcourt, ramène le temps à zéro. Elle propose une conception proprement révolutionnaire du temps à des hommes et des femmes qui, par commodité ou par orgueil, l'avaient pensé

linéaire. Elle leur susurre, s'ils savent l'entendre, que de nacelle en nacelle, d'heure en heure, de saison en saison, de décembre en décembre et même de naissance en naissance, il n'y a rien d'autre à inscrire qu'une répétition, qu'un zéro après l'unité, et que ce zéro n'est pas rien comme nous l'ont appris les mathématiciens du désert. C'est aussi ce que pensent les forains, le soir venu en comptant leur monnaie.

Oui, comme elle tourne cette roue ! Et regardez encore ces braves familles qui regagnent leurs logis. Imaginez maintenant qu'à méditer sur elles-mêmes, elles découvrent ce qu'il y a de circulaire en elles, chacun de leurs membres réinjectant à leurs propres enfants l'héritage secret de leurs grands-parents. Il n'y a pas d'arbre vivant, fut-il généalogique, capable d'échapper aux cycles gouvernant celles de ses ramifications qui tendent vers le ciel, où tournent les étoiles.

Oui, observez bien la grand-roue de la fête foraine et bientôt vous y verrez aussi l'arbre circulaire de la connaissance et de la vie se profiler en filigrane derrière le jeu sacré. Ecoutez le voyageur qui se plaira peut-être à parler de mandala mécanique, de nouveau moulin à prières. Ecoutez-le une dernière fois, car voici que du fond de l'avenue s'avance un autre voyageur...

E/ Par un beau matin provincial, l'homme qui ne déteste pas le gris, au sortir d'un lieu qui n'est pas tout à fait le sien, renverse la tête vers le ciel ; les nuages semblent s'emmêler dans le noble ramage des arbres effeuillés que, depuis plusieurs nuits déjà, vient aiguïser la lune.

Il considère alors la journée qui s'annonce ; il sait qu'elle ne l'essoufflera pas, qu'elle ne le transportera pas non plus derrière les tentures du banal, dans ces coulisses du quotidien où ronronnent les mythes, et où se fauillent des ombres affairées à huiler les rouages de l'ordre civil, de bout de leurs très vieilles burettes.

Le ciel devient plus sombre, les nuages menacés ou menaçants, se serrent les uns contre les autres.

L'homme qui ne déteste pas le gris voit ensuite que les enfants, plus ou moins emmitoufflés dans leurs manteaux soldés de supermarché, se rendent à l'école conformément à la mise en pièces de leurs rêveries buissonnières, et peut-être aussi des siennes propres. Un nombre infime d'entre eux s'arrête pour apprécier de la paume la rugosité des écorces, pour épier les moineaux lorsqu'ils se partagent un quignon de pain détrempe. Il devine que la plupart d'entre eux appellent déjà de leurs vœux un écran qui leur présente un monde en en voilant un autre, et que ce monde exhibé à leur regard en instance de soumission est dix fois plus stérilisé et homogénéisé que le lait de leur premier biberon. La chaleureuse beauté du sein originel, les grandioses modulations de l'univers, sont rayées à leurs yeux au profit d'une batterie de distributeurs automatiques, n'offrant à presser que de larges boutons de plastique et de pseudo-métal.

Langoureusement, les premiers flocons de neige se balancent au-dessus du sol. L'homme soupire, pose son attaché-case dans le caniveau et s'assoit au bord du trottoir. Il attendra jusqu'au soir l'arrivée de l'ambulance.

F/ Non, ça ne tourne pas toujours rond... Il y a ce voyageur de l'intérieur, cet émigré de tous les mondes, il s'avance à petits pas et à côté de lui sa silhouette vague épouse les murs. A mesure qu'il s'approche de la roue, le silence s'installe autour de lui, la foule se dilue au fil des trottoirs et la fête semble se figer en un hiver interminable. Une brume épaisse montre de la terre ; elle estompe peu à peu les contours du grand huit et recouvre les autos tamponneuses éparses sur le circuit. Seule la grand-roue en émerge, démesurément blanche sous un ciel presque rouge ; elle reste animée de lentes oscillations qui la font grincer doucement.

Immobile, les mains dans les poches, l'étranger la regarde. Sa mission dans ce récit consiste à convoquer devant lui les héros clandestins de la fête. Et l'on ne sait déjà plus depuis combien de temps il se tient là lorsque de Dieu sait où dans la brume apparaît un homme en pardessus noir et feutre gris qui va s'installer dans une nacelle et y effectuer un laconique tour de roue. Un second homme en pardessus noir et feutre gris surgit peu après et rejoint le premier dans sa nacelle. Comme ils s'élèvent ensemble, l'étranger les voit s'échanger un paquet de poudre blanche dont ils éprouvent la qualité. Revenus au sol, ils saluent dignement leur observateur et se séparent sans un mot, chacun s'éloignant de son côté. Notre étranger, qui vient de figurer le troisième homme de cette histoire un peu viennoise, est demeuré remarquablement inerte, témoin indifférent de ce trafic rituel dont l'objet est supposé conjurer la mort.

Voici maintenant que s'avance un nouvel arrivant à la démarche un peu raide, consulaire. Sur ses talons trotte un chien errant venu sans doute des faubourgs de la ville. L'homme s'arrête ; il semble à l'écoute d'une voix intérieure qui guiderait ses pas. De ses mains secouées d'un fin tremblement, il essuie ses lunettes noires puis il se retourne vers le chien. Il lui adresse quelques mots mais la bête choisit la fuite. L'homme se met alors à examiner la grand-roue, longuement, de haut en bas ; il s'en approche pendant qu'au loin un enfant traverse l'avenue en poussant un pneu devant lui. L'homme s'éponge le front et finit par s'installer dans une nacelle. Alors, devant l'étranger qui, toujours très placide, observe la scène, la roue se met en mouvement, oui mais stupeur, c'est à l'envers qu'elle commence à tourner !

Lentement tout d'abord. Puis de plus en plus vite pendant que les ampoules électriques clignotent et jettent en tous sens leurs feux soudain ravivés (certaines poussent l'exaltation jusqu'à exploser avec un claquement mat). L'étranger voit aussi descendre du ciel le contenu des poches de l'homme pris dans la folle giration – un peigne, une pipe, un carnet, une fiole vide qui se brise au sol, des papiers froissés en boule, un trousseau de clé, un stylo – et pour finir les lunettes noires.

Lorsqu'enfin la grand-roue ralentit sa course et s'immobilise, l'homme qui en descend est livide. Ses yeux sont fous comme ceux d'un homme qui vient de remonter le temps jusqu'à

l'époque de la création du monde. Trois nains surgissent alors de l'intérieur de la roulotte du marchand de friandises, courent, vont ramasser les objets épars de l'homme et les lui restituent sans un mot avant de disparaître comme ils sont venus. Le Consul – car c'est bien lui qui, errant à proximité des lignes tracées par le destin au-dessous du volcan, est revenu hanter la fête foraine – tremblant, transpercé par l'angoisse et l'horreur de son voyage dans la grand-roue, traqué par l'indicible, le Consul se dirige comme un aveugle sans sa canne, vers un bar dont l'étranger voit briller l'enseigne tout au fond du brouillard.

Aussitôt une foule de nains jaillit de toutes les roulottes. Ils sont presque nus, et leur peau semble ignorer le froid. Ils ont le crâne curieusement allongé en pointe, le nez épaté ; de leurs lèvres épaisses s'échappent de stridentes vociférations en une langue depuis longtemps effacée. Ils convergent vers la grand-roue qui semble être pour eux à la fois un objet de vénération et un motif de réjouissance. Bientôt ils dansent en rond tout autour d'elle. Deux d'entre eux se sont accroupis non loin de l'étranger et ils commencent à représenter la scène sur de longs rouleaux de papyrus. L'étranger reconnaît alors le graphisme inimitable des codex mayas et il ne s'étonne plus des manifestations auxquelles se livrent devant lui ces petits hommes qui ont su étudier la révolution des astres et en noter les paramètres mais qui ont ignoré l'utilisation de la roue. Il les regarde danser et cette danse est un hommage que dédient ces interprètes des étoiles à la fée mécanique d'une civilisation qui les méprise.

Beaucoup plus tard, il est toujours là, blotti dans sa contemplation méditative, tellement immobile qu'il devient malaisé de ne pas signaler la transformation qui s'opère devant lui.

On connaît le problème que pose aux topographes le ruban dit de Moebius : ruban de nature indifférente auquel on fait subir une demi-spire sur l'une de ses longueurs, avant de le refermer sur lui-même, il offre la particularité de constituer une surface ne possédant ni endroit ni envers. En d'autres termes il se présente aux esprits pratiques comme une métaphore de l'impensable, et voyez dès lors comment évolue la situation, puisque c'est précisément cet aspect-là que la grand-roue se plait maintenant à revêtir. Certes cela semble difficile à imaginer – notez la perplexité de notre étranger – mais c'est un fait quasi-indiscutable, sur lequel le langage a bien peu de prise.

L'étranger s'approche et derrière lui, sortant du brouillard, avec des airs de somnambule, les nains, les deux hommes en pardessus noir et feutre gris, le Consul suivi du chien errant s'approchent aussi ; tous semblent hypnotisés, aimantés par le paradoxe, curieusement calmes aussi. Seul l'étranger semble hésiter un peu lorsque ses compagnons se répartissent dans les nacelles mais bientôt il y trouve place à son tour.

Alors, sans un autre bruit que la plainte du vent venant se piéger dans sa demi-spire, la roue se met à tourner et lorsqu'après deux tours elle ramène ses nacelles au niveau du sol, elles sont vides.

Peu à peu le brouillard se lève et le soir vient doucement s'installer sur la ville. Au coin de l'avenue, il y a un enfant assis sur un pneu et qui rit silencieusement.



G/ L'homme se retourne vers l'enfant :

"- Que dis-tu ?

- Raconte-moi une autre histoire !

- Je crois que je ne connais pas d'autre histoire. Je ne connais en fait que l'histoire de cet homme qui se retourne vers un enfant et qui lui demande ce qu'il a dit...

- Mais tu viens de me la raconter...

- Oui, et il est bientôt midi. Si tu le veux, nous pouvons nous taire un instant pour écouter les cloches.

- Je voudrais qu'elles sonnent la couleur de l'arc en ciel..."

Ils marchent en silence le long du fleuve. L'enfant glisse sa main gantée de laine dans celle, froide et rugueuse, de l'homme. Au loin, les cloches sonnent et ils échangent un regard.

"- Elles ont chanté, je crois, les douze mois de l'année, soupire l'homme, et peut-être voulaient-elles célébrer ta naissance.

- Parle-moi encore de cette femme qui aime les couleurs. Comment l'as-tu rencontrée ? Sourit-elle aussi aux enfants ?

- Oui, tu sais, j'étais moi-même comme un enfant triste. Elle venait du pays du noir et se rendait dans le pays du blanc. Moi je travaillais à la frontière. Triste douanier ! J'étais ivre d'alcool du matin jusqu'au soir et la nuit tous mes rêves étaient gris. Je chassais les fantômes qui venaient cogner à mes volets.

- Tu fermes les volets ?

- Presque tous mes volets... Un soir, donc, elle a tenté de faire passer des couleurs en fraude. Je l'ai bien vu dans ses yeux et dans son sourire. Je n'ai rien dit. Je l'ai laissé franchir la frontière, et lorsque les feux de son auto ont disparu derrière la colline, j'ai ôté mon uniforme et je ne suis plus jamais rentré chez moi.

- Moi je serais monté dans la voiture avec la dame. J'aurais dessiné pour elle. Elle m'aurait offert des bonbons et présenté à ses enfants. Où es-tu allé ensuite ?

- Un peu partout. J'ai erré, au cœur des villes, dans les forêts, au pied des volcans, du côté des déserts. J'ai rencontré des enfants qui m'ont parlé de toi, qui m'ont dit que tu voulais être mon ami. Je me suis fait forain, et certains soirs je me suis battu pour une naine qui se moquait de ma taille. De nouveau j'ai erré et j'ai vendu mon sang aux enchères. Enfin j'ai pris un emploi au bureau des étoiles et tu es venu m'y trouver.

- Je voulais savoir où s'en allait la lune les nuits où elle ne vient pas me voir par la fenêtre de ma chambre, mais tu ne m'as toujours pas répondu.

- Non, mais je t'ai raconté l'histoire de cet homme...

- Je sais, cet homme qui se retourne vers l'enfant qui parle. Eh bien ?...

- Il en va de même pour la lune. Certaines nuits, elle se consacre au plus noir des soleils, celui de sa mémoire. Elle se tapit dans l'ombre et observe le temps qui tourne autour d'elle. Et dès qu'elle se souvient de ce qu'elle n'a jamais vraiment oublié, elle revient frapper à ta fenêtre pour nourrir les histoires que tu te racontes et que plus tard tu raconteras à d'autres enfants que toi. Mais sais-tu que viennent maintenant les nuits les plus longues de l'année ?

- Je crois que je connais la dame de l'auto. Souvent, dans mes rêves, elle me rend visite. Elle ne me demande pas ce que j'ai dit, mais elle pose sa main sur ma joue et sans un mot elle me montre les carrés noirs et blancs du damier sur lequel nous marchons très lentement, si

lentement que nous croyons rester immobiles pendant que le carrelage défile sous nos pieds. Je sais alors qu'elle est la plus belle de toutes les dames et que pour elle je dois repeindre le monde aux douze couleurs de l'arc-en-ciel. Je sais aussi que si je refuse, son visage s'effritera comme de la vieille terre et qu'il tombera en morceaux que je ne pourrais jamais recoller.

- Les morceaux, cher enfant, se recolleraient d'eux-mêmes à la prochaine lune.

- Je ne te crois pas.

- Tu me croiras peut-être un jour ; ce jour-là, tu sauras aussi que les étoiles n'ont pas besoin de tes yeux pour briller. Et tu resteras assis à écouter les vraies couleurs du monde. Parce que la dame qui visitera ta nuit te parlera, et que tu la toucheras. Vraiment."

Mais l'enfant, déjà, marche devant l'homme. Il se retourne vers lui :

"- Que dis-tu ? "

H/ L'enfant a pu s'échapper du repas dominical au moment où sa famille réunie attaquait laborieusement le plateau de fromages et débouchait une nouvelle bouteille. Dans sa poche cliquètent les quelques pièces de monnaie que lui a glissé son oncle au moment de l'apéritif. Il a noué une grosse écharpe autour de son cou et il flâne maintenant dans les rues désertes en savourant sa liberté. Si l'on cherchait à préciser dans les détails les motifs, immédiats, de la satisfaction qu'il éprouve à cheminer ainsi en cette froide après-midi de décembre, il faudrait retenir d'une part la perspective des réjouissances que lui propose la fête foraine vers laquelle il se dirige selon un itinéraire dont lui seul connaît les nécessaires détours (en particulier l'idée de s'abandonner au vertige de la grand-roue en suçotant quelque friandise rayonne au chapitre des expériences inégalables) et d'autre part la jubilation toute particulière à laquelle invite la production des petits nuages blancs lorsque le corps restitue sous forme d'haleine chaude l'air glacé qu'il a emprunté à l'univers. Chez lui on termine le dessert et l'on allume les premières cigarettes.

Il fallait sans doute mentionner ces éléments d'ordre psychologique pour mieux percevoir le poids de ce qui suit puisque, au détour de l'avant-dernière ruelle, à travers la haie des marronniers dépouillés par l'automne et le vent, la silhouette devenue presque familière de la grand-roue a disparu. L'enfant reste pétrifié face à cette soudaine absence, pris de stupeur et le souffle coupé. Plus de grand-roue et plus de petits nuages, il n'en croit pas ses yeux ; et l'on peut sans exagérer parler ici de désastre intérieur ; de désenchantement fatal. Le froid, la grisaille, la perspective de l'école le lendemain matin, la mascarade des arbres de Noël, les baisers visqueux des adultes lorsqu'ils offrent leurs cadeaux, toutes les zones sombres de l'existence tombent sur lui comme une pluie glacée. La monnaie dans ses poches, il ne lui reste qu'à la jeter au fleuve. Les friandises, il les abandonne aux autres enfants, plus dociles que lui. Ses rêves de cosmonaute, il n'y a plus ou pas encore d'étoiles pour les supporter. Pire encore : il regarde autour de lui, mais le monde reste calme, nullement concerné par son désarroi, soucieux d'ordre et de constance.

Dès lors, il importe peu de savoir qui de l'adulte ou de l'enfant s'approchera pour constater la nature exacte du phénomène. Il suffit de prendre acte : tout ce que l'homme a fait, l'homme peut le défaire. Les forains s'activent autour de ce qu'il reste de la roue. Dans un premier camion, ils ont entassé en bon ordre tout le plancher de bois et la guérite du vendeur de

billets. Dans un second camion ont pris place les vingt-quatre nacelles et le moteur électrique. Un troisième camion se remplit peu à peu du squelette de la roue dont ne subsistent alors que les jambes et les six des vingt-quatre doubles rayons qui restent fixés au moyeu central. Il y a toujours un brasero autour duquel les forains viennent de temps à autre se réchauffer les mains en échangeant des propos banalisés, comme s'il ne leur en coûtait rien de démonter un miracle qui avait pour un temps concurrencé la danse rituelle des étoiles.

Non, ce n'est pas vrai que le petit garçon a pleuré, pas vrai non plus que les adultes ont soupiré. Un jour ou l'autre, les forains reviendront, ils débelleront leur prodigieuse machine et pendant quelques jours encore la ville feindra d'oublier la leçon des astres au profit des chroniques municipales et des histoires industrielles.

Mentionnons pour finir que l'enfant est retourné chez lui, qu'il a terminé le gâteau, que plus d'un rêve a animé sa nuit et qu'il s'en est fallu d'un rien pour que, le lendemain matin, il n'arrive en retard à l'école.

1/ Il est sorti pendant l'entracte et il pleut dans la rue. Sur les toits, sur les voitures en stationnement et sur les taxis qui filent avec de longs giclements de pneus et un halo autour de l'enseigne jaune et rouge ; sur les trottoirs et la chaussée, où les gouttes rebondissent furieusement, et tout au long des caniveaux. Il pleut sur les flaques de l'après-midi, sur tous les chantiers de la ville, sur les marches d'escalier et sur les branches nues des platanes ; à travers les grilles du métro, sur les assoiffés et les ivrognes de la nuit, sur le crâne passif des poètes en quête de damnation ou de rédemption, sur le dos voûté des aquarellistes en quête d'un sandwich ; et sur le parapluie de l'homme sorti pendant l'entracte et qui marche en évitant les flaques. Or, sur ce parapluie, les gouttes tombent de plusieurs centaines de mètres, percutent la toile tendue entre les baleines et il pourrait en résulter un insoutenable vacarme ; les voitures passent en écrasant les flaques et en inondant pieds et mollets, et il y a là, sans doute, motif à plainte et à imprécation ; décembre est là et bien là, il étend son emprise, habille d'un manteau d'humidité le moindre noctambule et dépose sur ses lèvres un peu gercées le plus froid des baisers, et quand bien même on s'attendait à d'autres flèches on se prenait aussi à souhaiter d'autres frissons. Mais tout cela importe apparemment bien peu à l'homme au parapluie dont la démarche tranquille et assurée incite dès lors à formuler un certain nombre d'hypothèses.

\* Première hypothèse : l'homme semble ne pas entendre la pluie, ne pas subir les éclaboussures, ne pas sentir la morsure du froid parce qu'il est absent de ce monde.

\* Seconde hypothèse. Sinon absent de ce monde du moins il se joue à lui tout seul la seconde moitié du spectacle telle qu'il peut l'extrapoler à partir de la première (et les boiseries finement ouvragées et dûment cirées du petit théâtre contribuent à entretenir dans son souvenir l'illusion d'une chaleur ambrée).

\* Troisième hypothèse. Elle découle des deux précédentes et tient compte de la nature du spectacle qu'il vient de quitter – un récital de sitar indien, rythmé de tablas et parfumé de fleurs. Cette hypothèse propose que notre homme se livre en fait à une promenade méditative sur les flancs de l'Himalaya et fait rebondir ailleurs la question de l'expérience

réelle. Ou encore : chaque goutte de pluie est une note, chaque émotion est une cascade, chaque sourire est un phare dans la bourrasque et la nuit.

\* Quatrième hypothèse : l'homme, en cette nuit de décembre, se plaît à marcher sous la pluie. Il examine avec tendresse les fenêtres encore allumées, il laisse résonner en lui les échos des ragas et la force de l'amour pour l'univers qui les a inspirés et, comme il traverse la rue, il va peut-être jusqu'à sanctifier le ciel, pourvoyeur naturel et inépuisable d'eau et de lumière et il songe à ses frères les humains qui y lisent, à cette heure, comme dans un miroir, le texte inversé de leurs rêves de métal.

J/

Corps transparent,  
troublé par les mots,  
opacifié par le langage,  
l'homme tout bien pesé  
porte en lui moins de mystère  
que l'arbre ou que la pierre.

Ses actes le trahissent ;  
ses gestes centrifuges  
étreignent son image ;  
son ombre le résume.

Mais pour le chêne  
chaque branche fait le chêne  
et les oiseaux qui s'y reposent  
et les glands qui s'en détachent.

Et pour la pierre  
chaque vague est un baiser  
et le vent souffle un message  
dont le sens n'a pas d'âge.

La roue qui tourne dans la nuit  
brade des rêves mécaniques.  
Elle suggère le vertige  
mais ne l'exalte pas.

Corps transparent  
troublé par les mots,  
opacifié par le langage,  
l'homme tout bien pesé  
porte en lui moins de mystère  
que l'arbre ou que la pierre.

*(Décembre 1980)*

1/ Imprégnation par le singe.  
Lettre transglobulaire  
sur la nécessité de créer  
comme ultime contrainte.  
Et sur celle de procréer  
comme incitation à moduler  
les promesses du sexe.

Imprégnation par le singe  
dans les bars de l'Europe,  
trafics au grand jour  
révélation du piège  
de la contrainte de vivre  
comme ultime... (recours ?)  
Et dans le tohu-bohu  
une voix s'élève, dénonce  
et se tait. Libre.

Imprégnation par le singe.  
Les mots s'agrippent au mur,  
les miroirs ricanent,  
les idées se délitent  
dans la mare aux moustiques.  
Et chacun se replie  
sur sa propre succion.

2/ Imprégnation par le serpent à plumes.  
Les sources de la conquête sont obscures  
mais le ventre ne l'est pas.  
L'histoire cherche  
à rattraper  
le temps  
perdu.

Imprégnation par le serpent à plumes.  
Manufactures de fer blanc  
d'où sortent les masques  
qui tombent, mortuaires,  
au pied de miroirs  
bientôt brisés  
par un peintre  
aveugle.

Imprégnation par le serpent à plumes.  
 De l'amour de l'esclave pour le maître  
 naissent les enfants du geste.  
 Ils fouissent dans le sel  
 et le vent sèche  
 leurs cicatrices  
 ombilicales.

3/ Imprégnation par l'écorce  
 sur le mat du naufrage  
 dénudé hors désastre  
 se grave gravement  
 l'ironie des présages  
 et l'amnésie des astres.  
 On affrète la nef du pillage ;  
 on affûte le couteau du sacrifice.

Imprégnation par l'écorce.  
 L'esprit colonisé par les songes  
 oublie les initiales  
 que jadis à l'écorce  
 il imposa.  
 Chaque année la sève  
 ronge les barreaux des cœurs  
 où palpite, molestée,  
 l'illusion d'unité.

Imprégnation par l'écorce.  
 Manteau de l'âme  
 mémoire du bois  
 de flocon en bourgeon  
 et d'avril à frimas  
 il n'y a qu'un écran  
 entre céleste et végétal.

4/ Imprégnation par la pluie.  
 Capitales grises de l'Europe  
 éblouies par la nuit  
 et regards de lune en plein jour ;  
 leurs chants goutte à goutte  
 perfuse le labeur  
 aux veines du chômeur.

Imprégnation par la pluie.  
 Sur les toits striés d'antennes  
 dansent et glissent les spadassins  
 qui ont tué et tueront  
 aux ordres de l'histoire.  
 Ils ont pour les anges qui se gaussent  
 quelques mots de reproches.

Imprégnation par la pluie.  
 La terre s'offre au ciel.  
 Elle reçoit son eau et la boit  
 mais n'a jamais rien demandé.  
 Elle lui rend vapeurs et couleurs  
 lorsque l'acte est consommé.  
 Dès qu'au port il accoste  
 l'homme sait que la soif  
 aura raison de ses amarres.

5/ Imprégnation par le feu  
 qui régénère et purifie,  
 comme un sommeil ;  
 où brûle une autre vérité,  
 celle des rêves ;  
 qui incite à découvrir  
 les corps de l'amour ;  
 qui embrase les nerfs  
 de fièvre et de douleur  
 et qui lèche les os  
 sur le lit de crémation.

Imprégnation par le feu.  
 Un dernier rayon de soleil  
 balaie les vestiges de la fête.  
 Sur un éclat de miroir  
 une pie vient se poser  
 et dérobe son reflet.

Imprégnation par le feu.  
 Une planète explose  
 dans un rutillement de cuivre.  
 Assis sur un banc  
 un vieillard au teint de bronze  
 imagine d'autres fusions.

Assis sous un mandapa,  
– douceur de la pierre.  
Au milieu d'un bassin  
– eaux vertes, sacrées –  
e même mandapa  
– envahi par l'herbe.

"Je" n'y suis pas,  
mais je regarde,  
j'y suis peut-être,  
un autre moi,  
un oiseau bleu  
sur le dos d'une chèvre.



La fleur de l'esprit  
est prompte à éclore  
sur le champ de la mort.  
Ephémère et radieuse  
du ciel elle suce les couleurs  
et vers la terre incline sa corolle.

Ce qui la fait croître  
a l'urgence d'un soupir  
versé sur une promesse.  
Ce qui la fane  
est un pouvoir inouï  
et que chacun respecte.

Quand l'avenir s'agite  
au fil de l'horizon  
l'esprit lâche ses raisons.  
La raison de continuer  
et celle de s'assoupir.  
La raison de s'asseoir.

Et comme un lâcher de ballon  
qu'un rire d'enfant excite  
les idées s'évanouissent.  
La terre meuble et grasse  
accueillante à toute chair  
ouvre ses cuisses chaudes.

Sous une pluie de phrases,  
une bourrasque d'intentions,  
la fleur de l'esprit s'incline.  
Elle devine sous l'abondance  
l'âme blanche d'une exigence  
trop austère pour connaître la rouille.

La mort est une école  
où l'on n'accède pas  
sans quelques conditions.  
Son diplôme est l'insigne  
d'une autre discipline  
que jamais l'on ne conteste.

On y apprend la danse  
d'une vie plus intense  
qui effraie la peur.  
On éprouve la transe,  
on palpe la présence  
d'un corps indifférent au temps.

La mort est une école  
où la fleur de l'esprit  
vient s'offrir au soleil.  
Mais plus question d'apprendre  
mais plus question d'attendre :  
la fleur vit de ses pleurs.

Train de nuit, train de nuit,  
tu verses l'éclat de mes soleils  
sur le quai du rêve et de l'oubli,  
train de nuit,  
tu déchires ma nuit.

Demi-lune, froid sourire,  
tes clins d'œil un peu félins  
unissent auprès de ma pierre,  
demi-lune,  
des aveugles.

Ton sourire, jeune femme,  
qu'emporte le train de l'aube  
se pose comme oiseau sur les paupières,  
jeune femme,  
de l'aveugle endormi.

Europe rebétonnée  
pataugeant dans un bain moussant d'objets ;  
bars égoïstes blottis dans la nuit ;  
mémoire chargée  
et regards sournois  
sur le sexe des trottoirs.

Europe amnésique  
de ses plaies les plus ouvertes ;  
jalouse de ses brûlures intimes ;  
perplexe  
devant les prémices  
du prochain naufrage.

(L'indicible est figé  
dans le bronze.)

## DECEMBRES (7)

1<sup>er</sup> décembre - Et quand la nuit s'avance, les ondes se couchent, fatiguées, brisées. Celles qui traversent encore les murs et les consciences manifestent entre étoiles et néons la nature de leurs caprices ; elles sont émises par toutes les intentions du monde, reçues malgré les barrières de l'émotion et, quoi qu'il en soit : félines et amoureuses de leur sinuosité, circulant avec, pour seul prétexte, une volupté mathématique. Mais :

*. du côté de l'émetteur :*

- les souvenirs
- l'exploration du toit du monde
- le récit de l'atrocité suprême
- le cadeau que l'on croit faire
- les prisonniers des radios libres

*. du côté du récepteur :*

- d'autres souvenirs, le silence
- toujours le même couloir du même métro
- l'atrocité faite au nouveau récitant
- celui que l'on croit recevoir
- la squattérisation du désespoir

Et pour la millième fois, assis face à face, un homme et une femme cherchent à s'aimer sur la même longueur d'onde. Ils se regardent lentement, projettent de fuir l'un vers l'autre sous un autre soleil. Leurs mains se cherchent et ils restent assis parmi les lumières de la ville, au seizième étage peut-être, avec un transistor endormi ou peut-être un bébé.

2 décembre - La nuit est tombée sans ambiguïté ; les mêmes pigeons qui ce matin ouvraient les ailes et tendaient le cou vers le ciel avec des yeux de rosée ont maintenant disparu du pavé. C'est le moment où, dans la cité, peut se jouer et se rejouer le scénario de la mort. D'un côté cameramen et chroniqueurs ont déjà pris place ; de l'autre quelques spectateurs de paisible stature dissertent, les mains dans les poches, du comment l'amour touche à la mort. Et bientôt un très jeune homme arrive, des larmes dans les yeux et un revolver à la main.

3 décembre - Alors s'éveille le besoin de revoir la rivière et, malgré le froid, de s'asseoir encore sur la pierre moussue. Le petit pont de pierre médite depuis si longtemps qu'il faut insister un peu pour obtenir qu'il parle. Sans compassion et sans indifférence, il s'offre en réflexion à l'homme assourdi par le tumulte des conflits ; il a le plus pur des sourires pour l'homme blessé par les armes de la passion. En lui et tout autour de lui l'homme voit des assaillants mener une lutte qui déjà ne le concerne plus. Lassé de la querelle que chaque berge cherche à l'autre il vient sur le pont déposer son fardeau et le pont lui murmure que de mémoire de pont tout cela n'a jamais empêché la rivière de couler entre la source et l'océan. Et bien qu'assourdi, l'homme entend ; bien que blessé il sourit. Il reprend la route en songeant à l'hiver qui fige les flots, au printemps qui les enfle, à l'été qui les tarit et à l'automne qui les charge de feuilles.

Ainsi, lorsque décembre s'installe, la rivière reçoit-elle la visite de ses amis ; elle aperçoit de loin leur silhouette inquiète s'avancer à travers le décor fauve à moitié dépouillé ; elle ne les retient pas quand, apaisés, ils s'éloignent.

4 décembre - Pendant ce temps la violence traque ses victimes ; elle cogne à la tête, frappe à la porte, jette des mots-poignards et cache son visage au fond d'une glace sans tain. Chacun s'agite et bouscule ce qui gêne le projet, ce qui encombre le trajet, ce qui éloigne de l'objet. L'urgence est la règle et il n'y a pas d'union sans promesse de trahison.

5 décembre - Quelque part une lumière parmi tant d'autres, quelque part au hasard un mot magique un mot de fuite sur la page d'un calendrier oui mais de quelle année ? Le mot "Noël" : lettres de neige, fond sous le soleil des tropiques ; lettres de sang coule entre les mains d'un travailleur immigré, revendeur de journaux oui mais de quelle année ; lettres d'or, passe clandestin des frontières sans douanier.

Quelque part, une lumière parmi tant d'autres, l'ex-chanteuse de bal musette entonne l'hymne au trottoir : " miroir de tous les désespoirs, quand vient le soir, quand vient le noir ", elle vient de boire trois verres d'alcool, son amant rêve des tropiques la tête sous l'oreiller.

Un œil de fièvre traque les héros du délire et le texte saigne au bout de leurs doigts. Oh Satan ne les abandonne pas ! Prend pitié de leur longue misère !

6 décembre - Chanteur de rock fonce à travers banlieue grise, profil de *fedayin*, compteur de kilomètres trafiqué, parfum, parole de femme à même le cuir et ne veut rien savoir du soja brésilien qui nourrit le bétail et affame les humains. La pluie tombe en virgules sur les textes du dimanche...

7 décembre - Technicien des flottaisons pour âmes qui grincent et portes qui se coincent fonce à travers les couloirs du métro, chien errant lâché dans jeu de quilles pour citadins puis vient gémir sous l'étoile bleue, implore sa bienveillance, offre pour finir les éclats de sa nostalgie à la voie lactée qui ne s'en soucie guère. Eloge du silence, pour le poids qu'il donne aux mots. Apologie des mots, qui sculptent le silence.

8 décembre - Ce matin une sombre gerbe de corbeaux s'est déployée à travers le ciel de décembre, semant sur les champs glabres leurs sataniques croassements. Décembre a les oiseaux migrateurs qu'il peut. Vous le savez bien, vous qui ne passez jamais qu'au lendemain des semailles... Et lorsqu'un peu plus tard le train hurlant eut englouti les héros du travail, les corbeaux étaient déjà loin qui avaient dérobé leurs reflets au miroir de la prochaine averse. C'est donc un train vide qui entre en gare.

9 décembre - Ce matin les éboueurs sont arrivés dans leur grand camion argenté. Sur leur passage, à leur intention, on avait déjà déposé des poubelles dorées qu'ils ont saisies et vidées avec des gestes très doux et des regards infiniment vides. Leur responsabilité est immense et consiste à gérer ce que la ville secrète mais ne peut assumer. Ils ont de grands entrepôts derrière la banlieue. S'y entassent pêle-mêle les rats, les fous, les enfants d'une nuit et tous les ventriloques dans d'austères immeubles

aux murs de métal et aux toits de papier. Des garde-manger spécialisés recueillent les saintes reliques de tous les repas pascaux. Il y a aussi les archives pour les poèmes non publiés et les romans à moitié déchirés, et une annexe à part pour les projets chiffrés de collectivités sociales un peu particulières. Il y a aussi des éboueurs de luxe blettis au fond de certaines poubelles.

10 décembre - Sur les trottoirs du quotidien, se consomme l'exil le plus radical : celui d'une vieille femme aux mains gercées, serrée dans un manteau noir rapiécé. Elle vend quelques bouquets de fleurs. Le matin la voit presque joyeuse, fredonnant les airs de son temps, interpellant chaque passant au nom des bons sentiments. A midi elle convertit les quelques sous qu'elle a gagnés en un sandwich partagée avec une autre encore plus exilée qu'elle. Et le soir, vociférante, agitant un vieux balai à moitié chauve, elle résiste aux assauts d'une bande de gamins hilares qui lui jettent des pétards et crèvent l'écran de sa vie en la traitant de sorcière.

*P.S. - Le reste de l'espace et du temps est consacré aux prévisions des sismologues, aux bons mots des philanthropes, aux hamburgers des noctambules.*

11 décembre - Une pluie glacée blesse la ville mais :

1/ L'indice des prix de novembre s'est calmé ; la reprise de la consommation, glorifiée par les paquets cadeaux de décembre et le crédit ouvert du Père Noël, souligne la destinée sans faille du compte "déchets" dans le budget de la planète.

2/ C'est l'époque poignante où les idéologies s'emparent des enfants à naître pour des projets radicaux de génocide, de rachat du monde, de production de masse, de pédagogie précoce, etc... élaborés par les sismologues, les philanthropes, les noctambules, etc...

3/ Encore faut-il sortir de sous la couverture pour sentir cette pluie-là.

12 décembre - Personne ne sait pourquoi se rendre ici plutôt qu'ailleurs, pourquoi s'y rendre en groupe et pourquoi, pour le manifester, la bougie ne brûle que d'une seule flamme.

Personne ne sait pourquoi ce qui se remplit se vide, pourquoi ce qui se vide se remplit ni pourquoi la nuit doit s'écouler avec les bouteilles jusqu'au matin.

Personne ne sait pourquoi le jazz se plaît dans les caves, pourquoi les meilleurs rêves y descendent et pourquoi les pires n'en remontent pas toujours.

Personne ne sait pourquoi les chants nés dans une cave expirent en symphonie sur le Mont-Chaume et rien de plus qu'on en dise.

13 décembre - (*Scénarios de l'ennui scrupuleusement rédigés dans le vacarme de la répétition pendant qu'au plus profond de la nuit le givre œuvre à revêtir le monde d'une blanche intention de pureté.*) (*Aube.*) (*Les arbres ascétiques sourient au matin clair lorsque la lumière frôle le principe de leur contemplation.*) (*Sept flocons s'agitent au crépuscule.*) Un vent glacé souffle de l'Est. Un vent glacé souffle de l'Est. Les loups occupent Varsovie. Un vent glacé souffle de l'Est. Un vent glacé souffle de l'Est. Un vent glacé souffle de l'Est.

14 décembre - Celui qui reste sur le quai et qui regarde les feux rouges du train se fondre lentement dans la nuit ne sait jamais vraiment s'il vient de rater quelque départ (ou quelque retour) ou s'il vient seulement d'accompagner un vieil ami qui aime les voyages.

15 décembre - Mi-décembre. La pluie est l'héroïne du jour. Décochée par une armée d'arcs-en-ciel ; destinée aux frères et sœurs en convulsions qui, la nuit, se pressent dans les caves.

16 décembre - Mais la poésie ? Mais les poètes ? Que disent les poètes, quels mots leur viennent lorsque leurs frères et sœurs en humanité s'agitent, comme poissons sur le sable, entre terre et océan, lorsque deux églises qui s'affrontent menacent de les concasser, lorsque deux mâchoires les traitent comme des proies. De quel poids sont leurs mots de vermeil devant l'asphyxie, la double contrainte ou la dévoration ? Faut-il avoir mangé pour célébrer l'ascèse ? Avoir connu les liens pour vivre détaché ? Avoir suffoqué pour accueillir l'inspiration ? Les poètes invoquent l'amour avec les mots du corps.

17 décembre - Enfin la neige est tombée là-haut sur le plateau, le matin a salué d'un sourire pâle les champs abandonnés par tous les paysans du monde. Parfaitement seul, un christ frissonne nu sur sa croix. La larme qui lui échappe gèle sur sa joue de métal. Il sait depuis longtemps que l'hiver qui le gagne ne calmera pas la fièvre de l'humanité. L'hiver qui le gagne le perd aux yeux des vivants.

18 décembre - ... Et la neige a continué son œuvre, s'en prenant maintenant aux écoles, aux cimetières, aux étals de fruits et de légumes, aux banquets de principe, aux marmites d'asphalte liquide et bouillant. C'est ainsi que décembre déchire d'un grand coup de pinceau le ciel baroque des apparences.

Et c'est ainsi que la neige – usines en grève, cernées par les tanks ; sur leurs toits, à genoux dans la neige, les ouvriers de l'espoir et du désespoir célèbrent un culte périmé – continue son œuvre sur l'Europe...

19 décembre - ... Traces de bêtes sur le chemin des confluences... Proclamations nocturnes au fond des bars qui vont fermer... Entre les deux : une théorie sexuelle du graffiti.

20 décembre - Il y a pour la plupart d'entre eux des taxis qui filent à six heures du matin (id. : à l'aube blanche de leur mémoire) à travers des banlieues industrielles. C'est la fin du rendez-vous, ils sont deux à l'aller, elle glisse dans sa main une adresse provisoire, ils s'embrassent, il est seul au retour et pour la plupart d'entre eux l'insurrection déjà ne fait guère de doute. En attendant, tous les papiers seront vérifiés à la frontière, leur courrier décacheté, les distances décodées.



A la plupart d'entre eux les consultais ne pourront que mentir, et refuser de nouveaux visas. Ils ne se révolteront pas, ne se résigneront pas non plus ; il y a entre leurs jeunesses des barbelés de doctrines que l'histoire a tissé et que l'espèce humaine vénère avec fierté. Pour la plupart d'entre eux, il n'y a plus de choix. Aux nouveaux rendez-vous qu'ils se fixent, la seconde tasse reste vide.

21 décembre – Thèse : une flûtiste fait tourner ses trilles dans le métro et le couloir s'anime de silhouettes épaisses comme dans un film noir et blanc.

Antithèse : le long du fleuve qui déborde une femme raconte à sa fille la légende de sa vie imaginaire. L'enfant frissonne car l'eau sépia charrie ses propres rêves, dans le secret le plus total. Synthèse : d'une barque échouée sur le trottoir (et ce, en dépit des préparatifs de la fête) s'échappent plusieurs dizaines de rats naufragés, rescapés du 9 décembre ; ils s'enfuient vers la bouche du métro, captivés par le chant de la flûte. La suite est bien connue : on y retrouve la question classique de la responsabilité.

22 décembre - Une petite auto rouge brûle fièrement sur la berge droite du canal. Elle est vide. Les mobiles qu'elle a de se manifester ainsi (chorégraphie des flammes, volutes noires sans messages, discret attroupement de chômeurs en blouson) resteront mystérieux. Les pompiers néanmoins sont conviés et la petite auto rouge constate amèrement qu'on ne peut plus partir en fumée hors du regard des spécialistes.

23 décembre - On voudrait s'asseoir, une douceur aux lèvres, les jambes croisées, parfaitement tranquille, coupé de l'histoire. Mais le téléphone sonne, carrefour intercontinental des émeutes, les pianistes ont appris à redouter l'uniforme, les sidérurgistes de Silésie aussi qui ont soudé les grilles en les fermant derrière eux, avant de les électrifier...

Ennemi connu ou inconnu toujours tu rôdes et tu renâcles, avec raison ou déraison, et toujours tu secrètes des barreaux autour de ceux qui te redoutent et personne ne sait vraiment pourquoi ni surtout comment cela s'arrêtera.

L'araignée semble tendre sa toile dans la lumière des caves pour mieux piéger les pâles rayons qui s'y empêtrent. Mais la lumière passe et l'araignée est l'esclave fascinée par la logique de sa toile. Chacun peut s'asseoir et vérifier cela...

24 décembre - Et quand bien même l'on s'assoit le monde fervent continue de s'agiter. Volubile véhicule il produit consomme, consume et produit de l'énergie ; des aliments excréments, boniments, médicaments sexuels, accouchements, avortements, enfantements miracles par la bouche et par le cul sur lequel on s'assoit. De la matrice, du placenta bien sûr on ne parle pas ; ni des étoiles à vous couper le souffle qui tombent en flocons neutrons sur le champagne les huîtres le citron ; ni de l'innocent massacre des coupables nourrissons, fruits et bourgeons de la reproduction, tout cela partait pourtant d'une bonne intention ; ni des massacres qui ont suivi commis d'un

continent à l'autre au nom du nourrisson miraculé rescapé inspiré sacrifié ; ni pour finir des mères patries, parties en guerre, qui en réclament encore l'adoption.

Suffit. Les mots, les gestes traversent le cercle de l'identité et ne le fécondent pas. Voilà le seul miracle. Il ne s'explique pas.

25 décembre - Là-haut, vu du cimetière, le village semble calme avec ses cheminées qui fument, ses pierres qui suintent et ses passereaux qui pépient d'un bout à l'autre de la journée.

Pourtant là-haut, cette nuit, l'église s'est effondrée. Une de plus. La plus haute tuile est tombée sur les dalles de la nef, puis la plus haute pierre, éminemment moussue, et puis la croix et peu à peu, très calmement tout le reste a suivi, dans une lente avalanche du sacré. Il a fallu d'urgence reloger la sainte famille dans une cité de transit et lui octroyer quelque menue allocation. Alors le cœur n'y est plus, les temps sont trop cruels et le cynisme de l'histoire ronge toutes les églises. L'année prochaine, c'est probable, on ne la reverra plus. Ni crèche, ni famille. Restent des milliards d'étoiles, inextinguibles.

26 décembre - Le silence succède à la révélation... (*Indifférents à ce qui bouleverse le monde des apparences, mais amis intimes et sans faille du silence ; ainsi soient-ils.*)

27 décembre - Ils sont entrés sans frapper, sans rien dire, sans invitation (la porte était ouverte, mais ils ont préféré la forcer). Ils ont trouvé ce prisonnier, enfermé depuis longtemps dans sa propre prison, ou bien ils ne l'ont pas trouvé. Disons qu'ils ne l'ont pas cherché. Ils n'en voulaient qu'aux objets, et si possible aussi chamarrés que ceux de derrière les vitrines. Il n'y avait qu'une photo jaunie d'aïeux méprisés par trois générations épinglée sur le mur en face du lit. Ils se la sont appropriée avec un geste de dépit. Ils auraient pu emporter le mur aussi et même tous les murs – peut-être alors aurait-il protesté – mais ils n'étaient ni malfaiteurs ni bienfaiteurs. Seulement les acteurs de l'autre nuit sur la scène de l'indigence. Ils auraient volontiers arrachés les fils du téléphone avant de partir. Il n'y avait pas de téléphone. Alors ils ont laissé la porte entrebâillée. Que la police est venue refermer.

28 décembre - Il y a ce train, il ne fuit pas le solstice d'hiver, il longe l'horizon glacé devant lequel l'Europe se prosterne parce que la nuit éternelle lui échappe. Il court au devant du soleil quand il se lève, frileux, sur les nouveaux empires de la privation. Il va percer le mur des illusions sous le regard désillusionné des soldats de tous les bords. Les hommes et les femmes qui se confient à lui ont un destin précaire, banal, grandiose et la tête lourde d'informations contradictoires.

Il est comme tous les trains : responsable de diffuser, partout où il s'arrête, les germes de l'irresponsabilité.

Remarques : - tout départ annonce une arrivée (le trajet) ;  
 - pas d'éclosion sans fomentation (exemple : le printemps entre les rails) ;  
 - toute réussite cache un échec.

29 décembre - Un instant – inchiffrable par les unités de temps usuelles – il n'y eut qu'un camion bleu traversant l'immensité blanche, d'une ville à l'autre. Les rigueurs de décembre ne sauraient suffire à interrompre, ne serait-ce que ce court instant, le va et vient des objets, le flux intense des exigences du ventre et de la bouche. Au pire, on se prend à songer que le ruisseau ne serpente au fond de la vallée que pour mieux guider le flot des invasions malgré les mirages de la neige et tous les polyèdres de l'hiver. Au mieux, le camion bleu disparaît à l'horizon.

... La nuit s'approche... Entrelacs de rails striant la neige, cheminées clignotant dans le ciel épais d'une ville presque anonyme ; grisaille générale à peine découpée par la prudente aventure des quelques phares qui rôdent encore... Sans les enfants qui glissent sur leurs luges, entre les immeubles, on pourrait croire qu'il n'y a pas eu de journée, pas de réveil, que l'assoupissement se perpétue malgré les efforts du plus pâle des soleils pour conjurer l'hibernation.

30 décembre - Aux derniers soirs de décembre, lorsque la ville – n'importe quelle ville – succombe sous la brume qui s'accroche à ses églises, à ses palais ; lorsque l'obscurité chasse les pigeons des statues et que ceux-ci vont dormir ou mourir en des recoins inconnus des humains ; lorsque les humains pressent le pas sur les pavés mouillés, avec des sacs trop vides ou trop pleins – qui peut savoir ? – ; à ce moment précis où l'on croit que la multitude va s'apaiser en un million de solitudes et que l'histoire fait vaciller, enfin, les certitudes ; alors on s'installe peut-être tout contre un poêle à charbon, séparé du monde par la buée sur la fenêtre et les mots tournent et volètent dans la pièce surchauffée, ils tombent en pluie sur la table et on hésite à les ramasser, à les ordonner en de nouvelles phrases, à fomenter de nouvelles trahisons avec leur complicité passive.

Parce que le projet est insensé de dire décembre jusqu'au bout tant que l'on ignore :

- ce qui fait mourir les pigeons au sommet des cathédrales ;
- ce qui fait mourir la chair quand subsistent les nerfs ;
- ce qui, des mots ou de la pierre, conserve le meilleur de nos rêves.

31 décembre - Au troisième étage, tout contre l'arête que forme la façade jaune de l'immeuble avec le fronton de l'église, le front appuyé sur la vitre intérieure de la double fenêtre, Franz K. observe pensivement le spectacle de la rue. Le soleil efface les dernières traces de neige et jette sur le rideau un rayon aigu qui semble incapable d'éclairer vraiment le visage juvénile, bien trop pâle, et les sombres habits de l'ex-champion de jeûne. Le monde des vivants qu'il observe fiévreusement n'est jamais tout à fait le sien. Lui-même ne s'y agite – et le grelot de son angoisse n'y tintinnabule – que pour en presser le texte. " Ecrire ", confie-t-il à la goutte d'eau qui trace son passage sur la buée de la vitre, " est une récompense pour services rendus au diable ".

Dans la rue, des dizaines de sosies de Franz K. lèvent les yeux vers la fenêtre du troisième étage et le triangle de rideau soulevé qui se refuse au soleil. Leurs mains sont pleines de couleurs mais sur leurs visages blêmes et sans relief se lit la même intuition.

32 décembre - Encore une fois, le soir tombe sur la ville avec ses brumes et le grincement des tramways qui se fait plus austère. Les premières lumières scintillent sur les collines et les rêves des passagers s'y concentrent frileusement. Ça et là, le café refroidit dans les tasses et les enfants taisent les questions qui jonchent les balcons. Plus personne ne se soucie de ce qui fait tourner les heures et couler le fleuve au pied des usines et des châteaux.

Aujourd'hui n'est qu'un long soir qui s'immobilise sur le pont entre le ciel et la nuit, et les couples qui s'y promènent sont en instance d'un autre cycle de la répétition. Ils poussent des landaus où babille la certitude d'un nouveau monde peuplé des mêmes créatures de fête et de cauchemars. Et leurs efforts pour nourrir cette certitude sont pathétiques et démesurés. La page qu'ils tournent découvre sur la suivante un texte identique, à quelques erreurs de ponctuation près. Aussi, la langue qu'ils emploient n'a-t-elle guère d'importance. Aujourd'hui encore, l'espoir se porte bas de poignarder les figures du destin et sans doute cela est-il pour le mieux. Y compris pour les enfants qui trouveront la réponse à leurs questions dans le silence de leurs propres enfants et le vacarme des musiciens ivres de quatre heures du matin. Décembre peut en rester là. Les choix du soleil ne nous appartiennent pas.

33 décembre - Je songe... Ce n'est ni le jour ni la nuit, ni juin ni décembre. C'est un songe hors du temps, aucun astre n'y impose son solstice, aucune saison n'y régente la sève. Ce n'est ni un rêve ni une réalité, ni un mensonge ni une vérité, ni un masque ni une nudité. Il n'y a pas de mot, pas d'image, pas de son, pas de forme, pas de geste pour le représenter. En lui pourtant sont tous les livres, tous les tableaux, tous les chants, toutes les statues, toutes les danses. C'est une histoire immobile, sans mémoire et sans projet, où se sourient sans relâche les figures de la mort et de l'amour. C'est un témoignage sans procès, un exil sans motif, une lettre que nul n'envoie et que nul ne reçoit. C'est un espace vide peuplé de toutes les rencontres, de toutes les émotions, de tous les reliefs et autres mirages fécondés entre ciel et terre.

Je songe... Une femme s'ouvre dans l'étreinte. Un enfant balbutie sa première question. Un ami s'éloigne sur le quai de la gare. Tout cela n'existe pas. Il n'existe que cela. Je suis là, je n'y suis pas. Ni blanc, ni noir. Je ne sais pas. Je songe...

*(Décembres 1981)*

**FRÉDÉRIC JÉSU**

**POÈMES**

**Décembres - 1975-1981**

**Licence (CC BY -NC-ND)**



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur. Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

**Courriel de l'auteur** : [contact@frederic-jesu.net](mailto:contact@frederic-jesu.net)

**Site officiel de l'auteur** : <https://www.frederic-jesu.net>

**© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021**

**Paris, 2020**

**ISBN 979-10-394-0319-1**